

JOURNAL

HELVETIQUE

OU

RECUEIL

DE PIÈCES FUGITIVES DE
LITTÉRATURE CHOISIE;

DE POÉSIE, DE TRAITES
d'Histoire, ancienne & moderne, de Découvertes des Sciences & des Arts; de Nouvelles de la République des Lettres & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.

DEDIE' AU ROI

FEBRIER 1743.



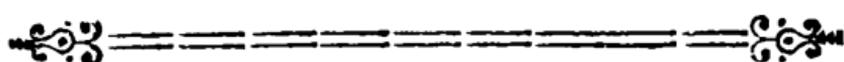
A NEUCHÂTEL.

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES 1743.





JOURNAL
HELVETIQUE,
DEDIE' AU ROI.
FEVRIER 1743.



CONJECTURES

Sur l'Usage du Vin.



N croit ordinairement que les Homes n'ont comencé à se nourir de la Chair des Animaux & à boire du Vin, qu'après le Déluge. Cependant c'est peut être là un Préjugé qui n'est pas trop bien fondé, & qui n'est apuié que sur quelques Passages de l'Ecriture sainte, dont on n'a pas bien pris le sens. Mon dessein n'est pas de m'arrêter à la première branche de cette Question & je ne ferai qu'indiquer les principales raisons de part & d'autre.

Ceux qui veulent qu'on ait attendu après le Deluge à se nourrir de la chair des Animaux, disent avec beaucoup de fondement, qu'il ne convenoit pas de les manger, avant qu'ils fussent suffisamment multipliez. Ils ajoutent que la préparation de la Vian- de demande assez d'ait, & que les pré- miers Homes n'avoient encore ni l'indus- trie nécessaire pour l'aprêter, ni les Ins- trumens de la Cuisine. Il convenoit donc qu'ils trouvaissent des Alimens préparez des seules mains de la Nature; Elle devoit fai- re seule les fraix de leurs Repas. On pré- tend encore que les Herbes & les Légumes du premier Monde étoient beaucoup plus nourissans que ceux d'aujourd'hui, & que les Homes n'avoient alors aucun besoin de recourir à la viande. Le célèbre *Bossuet* regardant come^t une chose certaine que ce genre de nourriture n'avoit comencé à être en usage qu'après le Deluge, essaie de don- ner par la la raison de ce changement. Il prétend, dans son *Discours sur l'Histoire Uni- verselle*, que le Deluge corrompit les suc- des Plantes, & qu'on fut alors obligé de doner aux Homes des Alimens plus substentiels dans la chair des Animaux. Mais avant que d'entre- prendre d'expliquer pourquoi l'on comen- ça alors à se nourrir de cette manière, il auroit été bon de se bien assurer si cet usa-

ge n'avoit pas eu lieu déjà long-tems auparavant.

Ceux qui sont pour l'affirmative allèguent des raisons fort spécieuses en faveur de leur sentiment, & rébutent assez bien celles qu'on leur oppose. Si on leur objecte, par exemple, la nécessité de laisser multiplier les Animaux, & le peu d'industrie des premiers Habitans du Monde, ces raisons, disent-ils, sont bonnes pour prouver que l'on s'abstint pendant quelques Siècles de manger de la Chair des Animaux, mais c'est trop étendre cette abstinence que de la pousser au-delà du Déluge, c'est à dire jusqu'à quinze ou seize Siècles. Il falloit laisser multiplier les Animaux, on en convient. Mais quand cette multiplication va trop loin, elle devient non seulement incomode, mais encore fort nuisible à l'Homme: Outre le danger d'être ataqué par les Bêtes sauvages qu'on auroit négligé de tuer à la Chasse; il est clair que le trop grand nombre d'Animaux dans la Campagne, y enlève une partie de la nourriture de l'Homme. Ces raisons qui concluent pour chasser aujourd'hui le Gibier, qui autrement gateroit la Récolte, n'étoient pas moins concluantes déjà cinq ou six cents ans avant le Déluge.

On oppose à ce sentiment quelques Passages de l'Écriture Ste; mais come je ne tou-

che qu'en passant cette première Question, je me contenterai de renvoyer au Comentaire de l'Abé *Du Guet* sur la Genèse, où cet Auteur a fait voir clairement qu'on ne peut rien conclure des prétendues Autorités que l'on cite ordinairement pour fixer immédiatement après le Déluge l'Epoque de l'usage de la chair des Animaux. Je viens donc, sans un plus long préliminaire, à la 2e. Question, qui est la seule que je me suis proposé d'examiner.

On demande donc quand a comencé l'usage du Vin, & s'il a été connu des Hommes qui vivoient avant le Déluge? Le sentiment ordinaire est que *Noé* en est l'Inventeur. Il est dit dans la Genèse que ce Patriarche *planta la Vigne** après qu'il fut sorti de l'Arche, & que la Terre se trouva en état d'être cultivée.

Pour prouver que les premiers Hommes n'ont pas dû se nourrir de la Chair des Animaux, on emploie un raisonnement qui semble aussi conclure à leur ôter l'usage du Vin. Dans l'Entance du Monde, dit on, la nourriture des Hommes devoit être a peu près celle des Enfans, c'est à dire, du Fruit, & du Laitage. Par la même convenance leur Boisson devoit être de l'Eau. Aristote défend le Vin aux Enfans. Pla-
ton

* Genèse 1x. 20.

ton dans *sa République*, ne permet l'usage du Vin qu'à ceux qui auront atteint l'âge de dix huit ans. Si un semblable raisonnement peut prouver quelque chose, ce sera seulement par rapport à Adam, ou tout au plus par rapport à quelques uns de ses Descendans, à qui, come à des Enfans, nous n'assignerons que de l'Eau pour leur boisson. Mais il est difficile de le regarder come concluant pour les quinze ou seize premiers Siècles qui ont précédé le Déluge. Malgré le préjugé comun, il est naturel de conjecturer que cette précieuse Liqueur n'avoit pas été ignorée si longtems. Le Raisin étant tout de jus, on ne sauroit se figurer que pendant un si long espace, personne ne se soit avisé de l'exprimer, & de goûter la liqueur qu'il auroit rendue. On n'est pas surpris que les premiers Hommes n'aient pas imaginé d'exprimer le jus des Homes pour en faire du Cidre. On a dû regarder long-tems ce Fruit come étant uniquement destiné à être mangé, sans soupçonner qu'il put aussi fournir un Breuvage. Mais le Raisin est d'une autre nature, & a beaucoup moins de consistance. C'est proprement une Liqueur renfermée dans une peau. Chaque grain semble être une petite Outre, où la Nature a renfermé une Boisson. Le Raisin contenant donc
 autant

autant de jus, on a dû de bonne heure s'aviser de le boire. Un amas de Raisins cueillis un peu négligemment, ou écrasés par quelque accident, come seroit la chute du Vaisseau où on les avoit mis, devoit déjà doner cette indication.

A l'égard du Texte de l'Écriture, rien n'est plus aisé que de l'acomoder à cette supposition. *Noé planta la Vigne*, c'est à dire, qu'il la replanta après le Déluge. Aiant trouvé plusieurs seps de Vigne crus séparément, & dispersez dans divers endroits, il les ramassa & en fit une Plantation, c'est ce que l'on apelle proprement *une Vigne*. *Il planta la Vigne* peut aussi signifier simplement qu'il la replanta, & qu'il la retablit telle qu'elle étoit avant le Déluge. On ne pouvoit guère faire de plantation plus intéressante, & qui méritât mieux les soins de l'Homme.

Mais l'Historien sacré ajoute, que Noé aiant bû du Vin *s'enivra* de cette Liqueur.* C'est une preuve bien claire, dit on, que cette Boisson étoit nouvelle pour lui, & qu'il n'en conoissoit pas les effets. Mais peut-être se hâte t on un peu trop de tirer cette conséquence de l'accident qui lui arriva. Le Cordelier qui inventa la Poudre se brula la barbe, dit on, ne sachant pas en-

core

core qu'elle prenoit feu si promptement. Il ignoroit ce qui en résultoit, & on est en droit de conclure que dans la suite il se précautionna avec soin contre un semblable accident. Pour le Vin c'est toute autre chose. On peut fort bien concevoir qu'un Homme qui y aura été pris, ne laissera pas d'y revenir quelque tems après, n'étant pas assez sur ses gardes. Si Noé ne se défia pas, autant qu'il auroit dû, de ce Breuvage, cela ne veut pas dire qu'il lui fut absolument inconnu. La douceur du Vin plait au pais, flate agréablement le gout. Il y avoit long-tems qu'il étoit sevré de cette boisson. Dès qu'il la retrouve, il sent réparer ses forces diminuées par l'âge, & peut être afoiblies encore par quelque excès de travail qu'il venoit de soutenir. Tout cela peut excuser un Vieillard qui se laisse prendre à l'apas du Vin. Il est bon de remarquer que l'on ne connoissoit pas encore alors le secret de le tremper, & d'en diminuer la force par le mélange de l'Eau. C'est ce qui fit que ce Patriarche éprouva bientôt toute la violence de cette liqueur. L'impression en fut plus forte, sur tout après une longue interruption. Les fumées du Vin lui montèrent à la tête plutôt qu'il ne croioit, & sa Raison s'en trouva ofusquée. Si Noé après le Déluge alla donc un

peu

peu au delà des bornes dans l'usage qu'il fit du Vin, on n'en doit pas conclure qu'il n'en eut jamais bû auparavant.

Un Savant d'Allemagne, qu'ira fait un Commentaire sur la Genèse, ne croit point que Noé ait trouvé le premier l'usage du Vin. Le Passage du IX. Chap. que nous avons cité ne l'embarasse point. Il y en opose un autre de l'Evangile, qui prouve, selon lui, que le Vin est plus ancien que le Déluge. C'est l'endroit où le Sauveur dit qu'avant cette terrible catastrophe, les Hommes de ce tems là vivoient dans la sècurite, qu'ils ne laissoient pas de se divertir, malgré les menaces du Saint Patriarche, *qu'ils mangeoient & bûvoient ensemble*, * c'est à dire, qu'ils se donoient des Repas. *Comment je persuader*, dit notre Auteur, *que dans ces sortes de réjouissances on ne but que de l'Eau?* ** Ce Savant ne croioit pas qu'on put faire un bon Repas sans Vin. Mais cette conséquence qui paroît frapante à un Docteur Allemand, ne le paroitra pas de même à un Savant d'Espagne ou d'Italie. Ainsi je ne croi pas devoir m'apuiier du suffrage de ce Comentateur.

J'en

* Matth. XXIV. 38.

Le P. Hardouin croit que ce Passage conclut, pour l'usage du Vin avant le Déluge. Voiez son Commentaire sur le N. T. Amst. 1741.

** Journ. des Savans Septembre 1705. Edit d'Amst.

J'en dis autant d'un autre raisonnement que j'ai ouï faire sur cette matiere. „ Les
 „ Homes qui vivoient du tems de Noé e-
 „ toient fort corrompus, dit on. Ce Pa-
 „ triarche gémissoit de leurs désordres, &
 „ effaia en vain de les ramener. A en ju-
 „ ger par la description que l'Ecriture nous
 „ en fait, on ne peut pas douter qu'ils ne
 „ s'abandonassent a l'impureté. Or il est fort
 „ vrai-semblable que ces excès et ient oca-
 „ sionés par la débauche du Vin. L'intem-
 „ pérance conduit naturellement à cette au-
 „ tre branche de la débauche.

Sine Cerere & Baccho friget Venus.

„ Et pour citer une autorité plus respec-
 „ table, St. Paul dit que *le Vin pris avec*
 „ *excès jette dans la dissolution & dans la lu-*
 „ *xure.* * En général l'ivrognerie rend un
 „ Home capable de tous les crimes. Il est
 „ donc à présumer que des gens aussi de-
 „ bauchés qu'on l'étoit dans le premier Mon-
 „ de, usoient du Vin, & en prenoient mê-
 „ me avec excès”. Mais ce n'est là qu'u-
 „ ne probabilité assez legere. Ce qui doit
 empêcher de faire beaucoup de fond sur
 ce raisonnement, c'est que la Scène se pas-
 sa en Orient, & tout le monde sait que
 même aujourd'hui, les Pais Orientaux abu-
 sent

* Ephes. v. 18.

sent moins du Vin que ceux du Septentrion. Les Contemporains de *Noé* peuvent donc avoir porté la corruption fort loin, sans avoir donné dans les excès du Vin.

Tenons nous donc aux raisons que nous avons déjà alléguées, sans prétendre trouver dans l'Écriture des autorités pour notre sentiment. Contentons nous de répondre à l'objection que l'on nous fait sur ce qu'il est dit que *Noé planta la Vigne* après le Déluge. Je le répète donc : Ce Passage ne conclut rien contre nous. *Noé* prit soin de communiquer au Genre humain ce qu'il avoit connu de meilleur avant cette inondation générale. Dans cette vue il commença par renouveler l'Agriculture. Un de ses premiers soins fut de rétablir la Vigne. Il y a apparence que ce qui l'y détermina fut la connoissance qu'il avoit de la précieuse Liqueur que produit le Raisin. Il replanta la Vigne, parce qu'il en connoissoit déjà les utiles productions. Il est donc vraisemblable que l'on n'a pas attendu après le Déluge à exprimer des Raisins, pour boire le suc qu'ils contiennent.

Maïs voici une restriction que je crois importante ; je ne voudrois pas assurer que ces Anciens Patriarches aient usé du Vin come de leur Boisson ordinaire. Il est plus probable que dans ces premiers tems ils
n'au-

n'auront emploïé le Vin que come un Cordial : Ce qui doit faire pencher pour ce sentiment, c'est qu'ils n'en avoient pas une assez grande quantité pour en boire à leur ordinaire. Ils se feront donc contenté d'en prendre une petite dose de tems en tems, pour se ranimer & se donner de nouvelles forces.

Ce pourroit donc bien être un préjugé mal fondé que le sentiment ordinaire, qui ote absolument l'usage du Vin aux Patriarches avant le Déluge Je me rapelle d'avoir lû une jolie Chanson Bachique, dont la pensée roule sur cette erreur vulgaire. On nous dit dans huit ou dix Vers fort joliment tournez, que nous avons tort d'enivrier le sort des premiers Humains. qui vivoient plusieurs Siècles, puis qu'ils étoient privés de la plus agréable des Boissons. Il semble à cet agréable Débauché que l'usage du Vin nous dédomage suffisamment de l'avantage de vivre si longtems, & voici sa conclusion,

J'aime bien mieux passer trente ans à boire
Que de vivre mille ans, & n'avoir que de l'Eau. *

Il y a bien apparence qu'ils vivoient plusieurs Siècles, & que cela n'empéchoit pas qu'ils ne bussent quelquefois du Vin, mais
avec

* Journ. Helvet. Octobre 1738. page 349.

avec beaucoup plus de modération que nous. Il est vrai que plusieurs Savans, & entr'autres le célèbre Medecin *Hecquet*, ont prétendu que la privation totale du Vin doit être regardée come une des principales causes de leur longue vie. Mais malgré la décision de ce Docteur, on ne doit point retuler ce Cordial salutaire aux Patriarches qui ont précédé le Déluge, sur tout lors qu'ils se trouvoient dans un âge fort avance. Ce sont ces respectables Vieillards, qui avoient vécu des cinq ou six cents ans, à qui un usage modéré du Vin convenoit le mieux. C'est là un puissant secours pour soutenir la Nature défaillante, & pour fomenter la chaleur naturelle. On a toujours regardé le Vin come propre à réparer cette sève qui comence à manquer dans la Vieillesse, & dont le défaut fait le dessèchement. Tout le monde conoit cet Ancien Aphorisme que *le Vin est le Lait des Vieillards*. Pourquoi en vouloir donc sevrer ces premiers Patriarches parvenus à une extrême vieillesse? Le Vin leur étoit absolument nécessaire pour réparer un peu leurs forces, & pour adoucir les ennuis d'un âge triste par lui même.

Il est donc probable que les Patriarches qui ont vécu quelque tems avant le Déluge, ont pû conoitre le Vin, & qu'ils en ont

ont usé de tems en tems pour ranimer leur vigueur. Je vai tâcher de prouver présentement que c'est encore ainsi que nous devrions aujourd'hui envisager cette Liqueur. Il est fort vraisemblable que l'intention du Créateur, quand il a fait ce présent aux Homes, a été qu'ils regardassent plutôt le Vin come un Cordial, que come une Boisson. Il ne produiroit que de bons effets si l'on étoit assez raisonnable pour s'en tenir à cet usage.

La Boisson naturelle c'est l'Eau. Come on la trouve généralement dans tous les Pais, on doit la regarder come la Boisson Universelle. Pour le Vin, on doit peut être en user simplement come d'un Cordial & d'un Restaurant. Ce qui semble apuier cette pensée, c'est qu'il y a quantité de Pais qui ne produisent point de Vin. Si on l'examine bien, on trouvera que les neuf dixièmes des Habitans de la Terre en sont privez. Il n'y a guère qu'une portion de l'Europe qui ait des Vignes. Les trois autres Parties du Monde ne les conoissent presque pas. Une autre raison qui prouve que le Vin n'est pas la Boisson que le Créateur a destinée à l'Home, c'est que quand on en boit trop, il est pernicious.

Je sai bien que l'on prétend afoiblir la force

force de cette deuxième raison, en disant qu'il n'y a qu'à tremper son Vin pour qu'il ne fasse point de mal. Mais cet expédient ne convient pas à toutes sortes de Vins. Ceux qu'on appelle *Vins de liqueur*, tels que le Vin d'Espagne, le Muscat & bien d'autres, ne sauroient s'en acomoder. Quoiqu'extrêmement forts, tout le monde fait qu'ils ne portent point l'Eau. Pour les autres Vins qui peuvent la souffrir, il y a longtems que l'on prêche à ceux qui en abusent, qu'ils doivent faire ce mélange. Mais la difficulté est de pouvoir le leur persuader

Ce qu'il y a de singulier. C'est que l'on entend quelquefois des yvrognes qui essaient de réfuter cette Maxime. Ils vous disent moitié en badinant, moitié sérieusement, „que le Conseil qu'on leur donne tend à „gâter un présent que nous a fait la Di- „vinité, que ce mélange n'est point dans „l'intention du Créateur, qu'autrement il „y auroit mis lui-même la dose d'Eau convenable, que puis qu'il nous donne le „Vin pur, il marque assez par là que c'est „ainsi qu'on doit le boire.

Je suis fort éloigné de regarder cette excuse comme valable. On sent assez qu'elle a plutôt l'air d'une plaisanterie que d'une véritable raison justificative. Cependant

il faut convenir que malgré le badinage qui domine dans cette défaite, elle donne lieu à une Question que l'on peut faire fort sérieusement. Il est naturel de demander pourquoi le Créateur qui savoit très bien l'abus que les Hommes feroient d'une Boisson aussi forte, ne l'a pas tempérée lui-même par un mélange d'eau? On peut faire à cette difficulté des Réponses satisfaisantes. Mais pour le présent je m'en tiendrai à celle-ci, que je croi fort propre à abrèger la dispute. On demande donc pourquoi le Vin étant nuisible aux Hommes, quand ils le boivent pur, la Sagesse de Dieu ne l'a pas un peu afoibli par le mélange d'une certaine quantité d'eau? On peut répondre commodément dans mon principe. Le Vin nous aiant été donné pour un Cordial, il est parfaitement tel qu'il doit être. Il n'est point trop fort pour des gens qui en boiroient un demi Verre à la fin d'un Repas, où ils n'auroient bû que de l'Eau. Les Peuples septentrionaux, après avoir pris quelques Verres de Bière, pendant leur diné ou leur soupé, boivent en sortant de Table un Verre de Vin pur. Quand ils s'en tiennent là, il ne peut leur faire que du bien. Tous les Médecins conviennent que le Vin est un excellent cordial, sur tout quand on en use rarement. Il est d'un grand secours à ceux qui n'en font pas un usage ordinaire.

David semble avoir envisagé le Vin de cette manière, lors qu'il dit dans un de ses Pseaumes, que Dieu nous a donné le Vin pour réjouir le cœur de l'Homme. Il est vrai que ce Prophète ne s'est pas borné dans cet endroit à regarder le Vin simplement come un Remede. Il veut dire que la Bonté de Dieu est allée jusqu'à nous donner des Liqueurs agréables, qui fortifient le cœur, qui y répandent la joie, qui sont propres à soulager les peines, à dissiper les ennuis atachés à nôtre condition mortelle. L'Auteur du *Spéctacle de la Nature*, fait un petit Eloge du Vin, que l'on peut regarder come un Comentaire du Passage du Pseaume. „ Le Pain, dit-il, met l'Homme en état „ d'agir, mais le Vin, le fait agir avec cou- „ rage, & lui rend son travail aimable. Il „ met l'agilité dans ses piez, & des expres- „ sions de joie dans la bouche. Tous ses „ maux sont oubliés. Il ne voit plus ses pei- „ nes; il est plein d'espérance & de réso- „ lution. * Quoi que ce sage Auteur ne prétende pas nous condaner au seul nécessaire dans l'usage du Vin, on voit assez, à la description qu'il en fait, qu'il le regarde principalement come un Cordial & un Restaurant, & ce doit être là sa véritable destination Le Vin nous a donc été acordé par le Créateur, non come nôtre Boisson ordinaire

* Ps. CIV. 15. *Spéct. de la Nat.* T. II. p. 327.

naire ; mais comme une espèce d'*Elixir* pour aider à la digestion dans le besoin, & pour réveiller les esprits dans de certaines occasions.

Il ne sera pas mal de rapporter ici ce que dit Mr. *Cheyne*, Médecin Anglois, sur l'usage du Vin. „ L'Eau est la première „ Liqueur, dit il, que la Nature ait donné „ aux Hommes, & elle est aussi la plus saine. Qu'ils seroient heureux, s'ils n'en eussent jamais connu d'autres, puis que les autres sont toutes superflues, ou pernicieuses „ quand la santé n'est pas d'ailleurs dérangée! „ Le Vin que l'on boit à cette heure en si „ grande abondance, au Repas, n'y est bon „ qu'à enfanter la Goute, la Pierre, les Fièvres „ chaudes, les Pleurésies, les Querelles &c. * „ Il conclut que le Vin est bon mais pris „ modérément.

On objectera peut être, que si l'on uſoit du Vin simplement come Cordial, on en consomeroit fort peu, & que l'abondance de Vin que l'on recueille semble prouver qu'il est destiné à faire nôtre Boisson ordinaire. La Réponse est aisée. Dès que les Hommes ont pris gout à cette Liqueur, ils ont planté des Vignes, à proportion du plaisir qu'ils trouvent à boire. Ce n'est donc point la Providence qui a réglé la quantité de Vin que doit donner la Terre, c'est

plûtôt l'yvrognerie des Homes ou leur Avarice, qui s'est promis beaucoup de profit de cette denrée.

On a d'excellentes raisons à alléguer contre ceux qui donnent dans les excès du Vin. Elles sont conues de tout le monde. Mais il faut avouer qu'on en emploie quelquefois qui ne sont pas forte justes. Les Pères de l'Eglise, qui se laissoient emporter à leur imagination, se jettoient, quelquefois dans des Déclamations forts alambiquées, quand ils prêchoient contre ce Vice. En voici un exemple. *St Basile* dans un de ses Discours *contre l'yvrognerie*, dit, que *c'est une merveille que les Corps des yvrognes, qui sont de terre de leur nature, étant ainsi détrempés, ne deviennent fange & mortier.* Plaisante raison pour détourner les Homes de l'yvrognerie ! J'aimerois autant que l'on dit qu'il est à craindre que les Tuiles, dont nous couvrons nos Maisons, ne deviennent mortier quand la pluie aura donné fréquemment dessus, puis qu'elles sont terre originairement. On devroit aussi craindre, a plus forte raison, que nos Tasses de Porcelaine ne deviennent bouë & mortier, en mettant tous les jours de l'Eau chaude dedans. Ce que cette raison a de singulier, c'est que si elle prouvoit quelque chose, ce seroit plûtôt contre un
Home

Home qui boiroit beaucoup d'Eau que contre un yvrogne.

St. Augustin a mieux raisoné, ce me semble. Il prend le même principe, que nos Corps sont de terre, & il en tire cette comparaison, qui est un peu plus juste que la conséquence de *St. Basile*. „ Quand la Terre, dit il, est trop abreuvée & trop dilaiée, elle est incapable de culture. De même quand on boit trop, nôtre Esprit ne peut plus être cultivé, & nous sommes incapables de produire aucuns bons fruits * Encore cette comparaison, toute ingénieuse qu'elle est, donnera lieu aux yvrognes de repliquer, que c'est l'Eau qui cause tout ce désordre sur la Terre, quand elle y abonde trop, & qu'ils ont grand soin de l'éviter.

Nous devons cependant rendre justice à ces grands Homes, & reconoitre que l'on trouve d'ailleurs dans leurs Ecrits, tout ce que l'on peut dire de plus fort contre ce vice. *St. Basile*, par exemple, représente fort vivement „ que l'ivrognerie obscurcit „ entièrement notre Raison, que ce n'est „ cependant que par cette noble faculté que „ l'Home est le Maître. & le Seigneur des „ autres Créatures. Quand donc on se prive de cette lumière par l'ivresse, on se

H 3

„ dés

* Serm. 231. De vitanda Ebrietate.

„ dégrade à la condition des Bêtes. L'Y-
 „ vrognerie éteint la prudence, *ajoute t-il*,
 „ Elle rend impudiques ceux qui étoient
 „ tempérans. Elle rend un Home capa-
 „ ble de tous les crimes; c'est un Démon
 „ qui inspire toutes les fureurs.

Ce sont là assurément de très forts motifs pour ne s'abandoner jamais aux excès du Vin. Quel désordre ne cause pas l'ivresse dans l'Esprit d'un Home? Plusieurs autres Vices sont à la vérité opozez à la Raison. Il n'y en a guère qui ne la troublent jusqu'à un certain point; mais ils en laissent au moins quelque lueur, quelque usage, & ils n'en étouffent pas entièrement les fonctions. Dans l'ivresse c'est toute autre chose. Tant qu'elle dure, nous sommes totalement privez de notre Raison. Cette lumière, que Dieu nous avoit doné pour nous conduire, nous devient entièrement inutile.

Ceux qui ont la mauvaise habitude de prendre du Vin avec excès essaient quelquefois d'afoiblir ce motif, pris de l'extinction de leur Raison, en disant que ce symptome ne dure pas longtems. Ils voudroient faire aller de pair la privation de la Raison par l'ivresse, avec le désordre où cette faculté se trouve pendant que nous dormons. Mais je ne sai si l'on peut faire bien sérieusement cette comparaison.

I. L'Auteur de la Nature, qui a eu de sages raisons pour nous assujettir au sommeil, a pris soin d'en ôter les inconvéniens & l'indécence qui se trouve dans l'ivresse. En nous otant l'usage de notre Raison pendant l'assoupissement, il nous a mis en même tems dans un état d'inaction, où nous n'avons plus besoin d'être guidés par ce flambeau. Mais un Home yvre ne laisse pas d'agir, témoin les emportemens, les transports, les fureurs où nous jette fréquemment la débauche. D'ailleurs le sommeil qui est sagement prescrit par la Nature pour réparer l'épuisement des esprits, par cela même nous met en état de nous mieux servir de notre Raison, quand nous serons réveillés. La défaillance ou la suspension de cette Faculté pendant la nuit, la perfectione, en quelque manière, pour la suite. L'ivresse, au contraire, non seulement nous ôte tout d'un coup l'usage de notre Raison, mais à la longue elle l'afoitblit encore considérablement. Elle en détruit, pour ainsi dire, les ressorts. L'excès du Vin laisse de facheuses impressions dans nos Ames. L'Esprit semble s'apesantir come le Corps. Le Jugement, qui est le fruit des Réflexions, dépérit sensiblement. Vous ne trouverez plus dans un Home sujet au Vin ce qu'on appelle force de génie. Il n'est plus

plus propre à servir la Société. Bien loin que l'on pense à lui confier les Emplois , nous ne voulons pas même à notre service un Domestique qui ait contracté cette mauvaise habitude.

Un autre motif qui devrait encore nous donner de l'éloignement pour ce Vice , c'est bien d'autres suites facheuses qu'il traîne après lui. La Vie humaine est déjà exposée à assez de traverses , sans qu'il faille s'en procurer soi-même par son intempérance. On est sujet à assez de Maladies , sans travailler encore à s'en attirer de nouvelles par sa faute. On a assez de mauvaises affaires sans celles que la Débauche fait naître. Il est vrai que ceux qui sont sujets au Vin tirent précisément de là un prétexte pour justifier le plaisir qu'ils prennent à boire fréquemment avec leurs Amis. *C'est pour nous distraire de nos chagrins domestiques , disent-ils , On a bien des embarras , bien des sujets d'affliction. Au lieu de se livrer à ces soucis , il est bon de les noier quelquefois dans le Vin.* Mais si c'est là un remède que l'on peut regarder comme un palliatif pour quelques heures , ce qu'il y a de sûr c'est qu'il augmente considérablement le mal dans la suite. Un Home a des dettes , par exemple. Pour s'étourdir sur le mauvais état de ses affaires , il a recours

cours au Cabaret. Ce qui en résulte c'est qu'il néglige le soin de sa Maison, & qu'il contracte de nouvelles dettes par la dépense que lui causent ses excès. Si la Débauche peut donc banir les chagrins, ce n'est que pour un tems. Elle peut nous étourdir pour quelques heures; mais quand ses accès seront finis, les soucis domestiques ne manqueront pas de revenir, & avec de nouvelles amertumes.

Après tout, dit-on, un Home qui s'enivre ne fait tort qu'à lui même. Mais rien de plus frivole que ce dernier prétexte. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à consulter là dessus les personnes obligées à vivre dans une même Famille, avec un Home sujet aux excès du Vin. Les dégouts, les querelles, les emportemens, le dérangement des affaires domestiques, des Enfants dont l'Education est entièrement négligée, & à qui l'on ne donne que de mauvais exemples, sont les suites naturelles de ce vice. Par conséquent autant d'ateintes à la douceur de la Societé. Malheur donc à ceux qui se trouvent obligés de vivre avec un Débauché. Qui ignore d'ailleurs, dans quelles extrémités on peut se jeter dans un moment de débauche? Dès qu'on a perdu la Raison, il n'y a point de Crimes à quoi on ne puisse s'abandoner. On voit tous les jours

jours des gens yvres se laisser aller aux plus grandes violences. Combien de querelles, de meurtres même les excès du Vin n'ont-ils pas produits? Comment peut-on dire froidement après cela, qu'un Homme sujet au Vin ne fait tort qu'à lui même? Dans l'yvresse on est capable de tout; parce que dans cet état, on ne conoit plus personne, & qu'on ne se conoit pas soi-même.

Les autres Prétextes dont les Débauchez peuvent se servir, pour essaier de se disculper, ne valent pas mieux. Nous ne nous arrêterons pas à les parcourir. On les trouve tous forts bien réfutez dans un Ouvrage connu de tout le monde, & qui est généralement estimé; c'est la *Pratique des Vertus chrétiennes*. On n'a qu'à lire la Section VIII. dont voici le Titre, *De la Tempérance à l'égard du boire. Des faux Prétextes que les yvrognes prennent pour boire avec excès; come de boire par compagnie, pour chasser la mélancolie &c.* Je m'arrête donc ici, mon dessein n'étant point de doner quelque chose de complet sur l'yvrognerie. Je ne pensois pas même, quand j'ai comencé à parler de l'usage du Vin, à tourner ce sujet du coté de la Morale.



CE qui regarde la Santé & la Vie, est toujours, de soi-même, très interressant. Le sujet de la Pièce suivante est d'ailleurs come propre à ce Pais, non seulement à raison du voisinage de la *Franche-Comté*; mais aussi parce que les mêmes Maladies reviennent assés fréquemment dans ces Climats. Nous avons déjà eu lieu d'en faire mention dans les *Mercures* de Janvier 1733. p. 57. 1738. p. 37. & 1743. p. 32. On verra donc, sans doute, avec plaisir, qu'on indique ici la Méthode qu'il convient de suivre, pour les guérir. M. *ATTHALIN*, Docteur Médecin de la Faculté de *Montpellier*, Professeur Roïal en Médecine, & aujourd'hui Recteur de l'Université de *Besançon*, réunit en sa personne tant d'excellentes qualités, qu'aucun autre Médecin ne pouvoit mieux traiter cette Matière.



LETTRE

A Mr. le Docteur D'IVERNOIS, Médecin de S. M. le ROI de PRUSSE, dans la Souveraineté de Neûchâtel & Valangin, en SUISSE, contenant une Relation des Maladies épidémiques, qui ont régné à Bejançon & aux environs, sur la fin du Mois de Décembre 1742. & dans le courant de Janvier 1743.

MONSIEUR

PAR la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en date du 10. Février, vous me priés de vous informer. 1°. S'il est vrai, come le bruit s'en est répandu à *Neûchatel*, que dans le courant du Mois de Janvier, il soit mort, d'une Maladie épidémique, près de quinze cents ou deux mille perſones, à *Bejançon*?

2°. Si ce qu'on a dit de l'infection des Brouillards, a été vérifié, par une expérience faite par nôtre Faculté, & si en conséquence Mrs les Conseillers de nôtre Magistrat ont défendu l'usage des Herbes potagères, & spécialement les Choux ou Broccolis?

3^o. Si la Saignée a été aussi pernicieuse qu'on l'a débité, & si effectivement les Médecins de notre Ville se sont assemblés, à ce sujet, & sont convenus qu'elle étoit meurtrière ?

Enfin vous souhaitez apprendre, quels ont été les Simptomes les plus généraux de cette Maladie; ce que je pense sur sa nature, & quels sont les Remèdes qui ont le mieux réussi ?

Pour répondre positivement, *Monsieur*, au premier article de votre Lettre, je me suis informé de Mrs les Curés ou Vicaires des sept Paroisses qui composent cette Ville, du nombre des Persones qu'ils avoient enterrées, & il s'est trouvé, que pendant le Mois de Janvier, il n'est mort dans cette Ville, où l'on compte au moins trente mille Ames, que cent trente Persones, dont les trois quarts avoient passé soixante ans.

Quand au second article, je ne croi pas, qu'aucun Médecin de cette Ville ait pensé que les Brouillards aient été infectés, & aient donné occasion à l'Epidémie. Nôtre Faculté n'a point aussi fait la prétendue expérience, ni Mrs les Conseillers de nôtre Magistrat n'ont jamais pensé à défendre l'usage des Choux ou Broccolis, non plus que celui des autres Herbes potagères. Ce qu'on a rapporté à *Neuchâtel* du Linge exposé aux Brouillards

lards & exprimé ensuite dans la soupe d'un Chien qui en est crevé, est encore un Conte qu'on a aussi débité ici, avec cette différence, qu'on a ajouté, que la même expérience avoit été faite par les Médecins de *Lion* & de *Dijon*; ce qui est également faux.

Le troisième article de votre Lettre me paroît, *Monsieur*, bien plus intéressant, que les deux premiers. La plupart des Médecins de cette Ville ont employé la Saignée, avec trop de succès, pour l'avoir désapprouvée. Ils n'ont jamais même pensé à s'assembler, pour délibérer sur un Remède, qui a sauvé la vie à la plus grande partie de leurs Malades. Je vous avouerais cependant, que dans le nombre des Médecins, il-y en a eû un ou deux, qui se sont déclarés ouvertement contre cette Opération; Mais come ce Préjugé a été funeste à plusieurs Malades, le Public s'est enfin laissé desabuser, & cela d'autant plus aisément, que parmi le grand nombre de ceux qui ont été guèris, il n'y en a point, ou très peu, qui n'ait été saigné, même plusieurs fois.

Il me reste, *Monsieur*, à vous satisfaire sur le dernier article de votre Lettre. Pour suivre l'ordre que vous me prescrivez, je commencerai par le détail des Simptomes les plus généraux qui ont acompagné cette

Mala-

Maladie, laquelle se rendit épidémique, sur la fin du Mois de Décembre dernier.

Un grand nombre de Persones de tout âge, furent ataquées, presque en même tems, du Rhume, pendant les Fêtes de Noël, & eurent au bout de deux ou trois jours, de petits Frissons, qui ne duroient pas longtems, mais qui se faisoient ressentir, toutes les fois qu'elles se découvroient, ou qu'elles s'exposoient à l'air. Elles se plaignoient en même tems de Points de côté, qui ne se fixoient pas, ou rarement. La Fièvre survenoit ensuite, accompagnée de soif, d'une légère difficulté de respirer, d'insomnie, & de l'abattement de tout le Corps.

La Bouche devenoit pâteuse, la Langue blanche, & fort chargée, & le dé-gout si grand & si opiniatre, que les meilleures choses, mais principalement le Vin, leur étoient insupportables. Les Urines étoient fort chargées, limoneuses, blanchâtres & tout à fait semblables, chés tous les Malades. Quelques uns avoient dans le comencement, des envies de vomir; d'autres un gout d'amertume, dans la bouche, & il survenoit à plusieurs des Aphtes sur la Langue, sur les Lèvres & quelque-fois même au Gozier.

C'étoit chés presque tous les Malades,
pendant

pendant les sept ou huit premiers jours ; les mêmes Simptomes, si on en excepte les derniers, qui n'étoient pas si généraux.

Ce comencement d'Épidémie n'a été funeste, qu'aux Vieillards & aux Persones extrêmement délicates ; & quoi que le tiers de la Ville en ait été ataqué, presque en même tems, on n'a vû personne, au dessous de soixante ans, succomber : Bien des Gens se sont même tirés d'affaire, en se tenant chaudement sans faire aucun remède. On a néanmoins saigné & même plusieurs fois, la plupart avec succès. On a aussi mis en usage & réitéré les Purgatifs ; ensuite on donoit à ces Malades des Tisanes & de légères Potions diaphorétiques & pectorales ; mais on a constamment observé, que ceux qui n'avoient été que légèrement saignés & purgés, dans le cours de leur Maladie, ont été bien plus longtems travaillés de Toux, de Fièvre, d'Abatement, de Dégout & d'Insomnie, que ceux qui avoient été saignés plusieurs fois, & évacués par reprise, par des Tisanes ou Apozèmes purgatifs.

Par l'assemblage des Simptomes, dont je viens de vous faire le détail, vous reconnoissés sans doute déjà, *Monsieur*, que cette espèce de Maladie épidémique, est de la même nature, que cette Fièvre, que
 nous

nous apellons *Catarrhale*. Le grand nombre de Persones qui en ont été ataquées, presque en même tems, ne permet pas de douter, que la cause n'ait été générale ou comune. Elle a même été trop sensible, pour recourir à l'infection des Brouillards, ou à la mauvaise qualité de l'Air. Depuis plus de quinze jours, on respiroit un Air doux & humide, qui entretenoit la souplesse de la Peau, tenoit les Pores cutanés dilatés, & facilitoit, par conséquent, la Transpiration, lorsque tout à coup il s'éleva un Vent de Bize, qui refroidit l'Air, au point de glacer les Rivières, dans une nuit. Les Pores cutanés furent donc referés subitement, & l'insensible Transpiration supprimée. Cette Humeur acoutumée à trouver une issuë libre & aisée, par l'Habitude du Corps, trouvant de la résistance, refoula sur les parties intérieures, qu'elle surchargea. En faut il d'avantage pour déranger les Fonctions, & troubler les Sécrétions & toute l'Oeconomie animale? Et n'est il pas facile de déduire de là tous les Symptomes que je viens de détailler, sur tout si on fait attention, qu'un Air froid & subit fait ses premières impressions sur la Trachée artère, sur les Poumons dont il fronce les fibres & resserre les pores, & sur la Lymphé, trachéale & pulmonaire qu'il condense

dense & épaissit? Est-il d'ailleurs surprenant, que les Vieillards, qui par un défaut de Transpiration, naturel à leur âge, sont déjà surchargés d'humeurs, se trouvent dans la fatale nécessité de succomber sous leur poids, lorsque le Volume en est tout à coup considérablement augmenté?

La Maladie a été bien plus mauvaise & plus sérieuse, la seconde & la troisième semaine, que la première. A la vérité, elle a ataqué moins de personnes; mais il en est mort beaucoup plus alors. Elle se déclaroit par un Frisson entre les Epaules, auquel succédoit une grande Chaleur intérieure, avec une légère Douleur de Tête, & un Abatement de tout le Corps. Peu de tems après, & souvent le même jour, survenoit une Opression considérable, accompagnée de Crachement de Sang & de Points de côté, qui se fixoient, tantôt plutôt, tantôt plus tard, en la partie antérieure ou postérieure de la Poitrine. Le Puls étoit plus fréquent dans les uns, que dans les autres; mais toujours dur & rempli dans les comencemens. Presque tous les Malades, avoient la Langue blanche & chargée: rarement elle étoit noire & aride. Quant aux Urines, elles paroissoient d'abord colorées; un moment après, elles devenoient blanchâtres & chargées,
puis

puis rouffâtres; chés la plûpart, elles restoient dans cet état, & dépoioient considérablement chés d'autres, même dès le comencement de la Maladie; mais elles étoient toujours si semblables chés tous les Malades, qu'on jugeoit facilement, par leur seule inspection, que c'étoit la même espèce de Maladie.

Vous étudiés, *Monsieur*, avec trop de soin le caractère des Maladies, pour ne pas reconoitre, que celle ci est encore de la même espèce, que celle que j'ai apellé *Fievre Catarhale*. Dans l'une & l'autre espèce, les mêmes parties ont été ataquées, & les mêmes Fonctions lésées. Les Symptomes ont aussi été les mêmes, avec cette différence, que dans la seconde espèce ils ont été plus violents, plus pressans, plus compliqués & beaucoup plus fâcheux; dans les deux. la Langue a parû également blanche & chargée, & les Urines ont été tout à fait semblables; ce qui caractérise parfaitement le même génie de Maladie & ne permet pas de douter, que la cause n'ait aussi été la même.

Vous remarquerez aussi, *Monsieur*, que les mêmes Remèdes ont été pratiqués dans l'une & l'autre espèce, avec un égal succès. Come elles n'ont ditéré que du plus

ou moins, on n'a pas été non plus obli-

gé de les varier, mais seulement dans celle de les proportioner à la violence du Mal. Dans la première espèce, il y avoit peu de fièvre; l'Oppression de poitrine n'étoit pas considérable, & les Points de côté ne se fixoient que rarement. Aussi ne se trouvoit on pas dans la nécessité de réitérer les Saignées, come dans la seconde, qui étant accompagnée de Pleûrésie & de Péripleurésie, exigeoit des Saignées multipliées & si promptes, que pour peu qu'on les retarda, ou qu'on les omit, dans les commencemens, l'Inflammation faisoit tant de progrès, qu'on n'étoit plus à tems d'y venir. Je dois même ici vous avouer, que plusieurs de ces Malades là en ont fait une triste expérience, qui trop prévenus contre cette Opération, n'ont pas voulu permettre qu'on la réitéra autant de fois que le demandoit la violence des Simptomes qui paroissoient, & qu'il n'étoit pourtant pas possible d'apaiser ou d'adoucir, par d'autres Remèdes.

Il est vrai qu'après une ou deux Saignées, les Malades ne sembloient ni soulagés, ni aller mieux. C'est en partie ce qui a déterminé quelques Médecins à ne les pas faire réitérer; mais come pour lors, elles ne se trouvoient pas proportionées au degré de l'inflammation, ils devoient, ce mo-

sem-

semble , plutôt conclure . qu'elles n'étoient ni affés amples , ni suffisamment réitérées. Aussi a-t-on observé que les Médecins , qui dans les comencemens de la Maladie faisoient faire d'amples Saignées , & les plaçoient près les unes des autres , come de quatre en quatre heures , ont été plus heureux , dans leur pratique , que ceux qui abandonnoient une Indication naturelle , pour mettre en usage d'autres Remèdes , qui n'étant point indiqués , ne pouvoient s'opposer au progrès de l'Inflammation.

Vous conviendrés en éfet , *Monsieur* , que ce n'est que dans le commencement , ou même dans les premiers momens d'une Inflammation , qu'on peut empêcher qu'il ne se fasse un épanchement de Sang , hors d'état d'être repompé , & que l'unique moïen d'en venir à bout , c'est de diminuer le volume & l'impétuosité du Sang & d'afaisser d'abord , par d'amples & de fréquentes Saignées révulsives , les Vaisseaux trop tendus & trop gonflés. Je pourois vous citer ici l'exemple d'une infinité de Malades , qui ont été heureusement guèris , & en très peu de tems , par le moïen des Saignées réitérées cinq ou six fois , en vingt-quatre heures , & qui avoient tous , qu'ils ont beaucoup plus ressenti de soulagement des dernières , que des premières ; je peux

même dire, qu'ils ont été fort peu afoiblis par le nombre des Saignées, & qu'ils ont eû bien moins de peine à se rétablir, que ceux qui n'ont point été saignés, ou très peu; ce qui prouve, que les Saignées ne diminuent pas tant les Forces d'un Malade, qu'on le croit, & que la Foiblesse aparente, dans le comencement d'une Maladie, n'est pas un prétexte suffisant, pour contr'indiquer la Saignée, lors qu'elle est nécessaire, d'autant plus que les Forces sont, pour lors, plutôt oprimées, qu'éteintes. Il n'y a cependant rien qui prévienne tant le Public contre la Saignée, que l'abattement où se trouvent souvent les Malades, les premiers jours de leur Maladie; mais c'est à tort, puis que l'épuisement n'est pas réel, & que quand même il le seroit, il vaudroit bien mieux afoiblir un Malade, en le guérissant, que de le laisser mourir, avec toute sa vigueur; désagrément que l'on n'a que trop eû, pendant cette Epidémie, parce que les sentimens des Médecins se trouvoient partagés sur la Saignée, ou contrebalancés par des Objections, qui, dans les comencemens sur tout, en imposoient au Public, déjà trop prévenu contre cette Opération.

Celle qui paroissoit la plus spécieuse & qui a aussi le plus décrédité la Saignée dans
l'esprit

l'esprit des Malades, c'étoit le soupçon de Malignité; mais, *Monsieur*, vous qui vous êtes toujours appliqué à reconoitre le caractère & le génie des Maladies que vous avés eu à traiter, vous rendrés, sans doute, plus de justice aux Médecins, qui ne se sont pas laissé leurrer, par de fausses aparences de Malignité, que ne le fait le Public insensé, qui croit toujours que les Signes de Malignité sont évidens, quand une Maladie se rend épidémique, ou qu'elle ne cède pas à une ou deux Saignées.

Dans les Fièvres Malignes, la Langue, le Pouls & les Urines se trouvent, come dans l'état naturel. Les Fonctions ne sont aussi presque point altérées, & il ne paroît ni ardeur, ni tumulte, dans les Humeurs. Le vrai caractère de ces Fièvres, est d'agir à la sourdine, & d'enlever les Malades inopinément. Quelle aparence donc de Malignité, dans une Maladie qui a commencé par une grosse Fièvre, qui a tenu tout en trouble dans le Corps des Malades, qui a ataqué les principales Fonctions, & qui a été, dès son commencement, accompagnée des Simptomes les plus pressans & les plus à craindre?

Je fais qu'il y a des Maladies revêtues de Signes si équivoques, qu'elles font illusion aux plus habiles; mais vous convien-

drés

drés, *Monsieur*, avec moi, que dans celle ci, il ne s'y en est trouvé aucun de cette espèce. Vous serés sans doute surpris, que des Médecins, qui doivent conoitre l'Histoire des Maladies & savoir les différencier, aient eu de semblables Préjugés, sur tout lors que je vous aurai fait faire une Observation pratique, qui met en évidence la nature & le caractère de la Maladie, dont j'ai l'honneur de vous entretenir, & qui devoit le plus rassurer, au sujet de la Saignée. Elle se tire de l'état du Sang de tous les Malades, qui a toujours paru extrêmement coëneux dans les palettes; ce qui est, selon tous les Praticiens, un signe évident d'inflammation, & celui qui doit le plus encourager les Médecins à réitérer la Saignée, parce qu'alors ils font en quelque façon certains d'évacuer, en partie, la cause du Mal.

Il est bon, *Monsieur*, de vous dire ici, que ce qui a fait naître le soupçon de Malignité, c'est qu'en ensevelissant les Morts, on remarquoit que leur Peau étoit devenue violette, en quelques endroits, & qu'il a paru chés quelques Malades, vers le sixième ou le septième jour des Taches pourprées, principalement sur la Poitrine. Je n'oserois avancer, que le premier de ces signes ait réellement passé, dans l'esprit de quelques Médecins, pour une preuve de
 , mali-

Malignité ; mais je fais que quelques uns s'en sont servi , pour démontrer ou inspi- rer , que la Saignée étoit nuisible ; tandis que c'étoit un argument contre eux , & si concluant , qu'il prouvoit évidemment , qu'elle étoit nécessaire & indispensable.

Pour ce qui est des Taches pourprées , on les a si rarement observées , que quoi que j'aie eu occasion de voir plus de Mala- des , qu'aucun autre Médecin , par raport à l'Hopital Militaire , où je suis de quar- tier depuis le Jour de l'An , je ne les ai cependant remarquées , que dans deux Sol- dats & trois Bourgeois ; encore ai je eu lieu de croire , que c'étoit le fruit des pei- nes & des soins qu'on s'étoit donés , pour procurer d'amples Sueurs à ces Malades. Il y avoit néanmoins , à l'Hopital , un si grand nombre de Malades , eu égard à la petite quantité de Troupes qu'il y a dans cette Ville , que les Lits & les Couchettes ont à peine suffi.

Il est vrai que je ne pouvois attribuer à des Sueurs forcées les Taches pourprées que j'ai remarqué chés les deux Soldats qui étoient à l'Hopital ; mais come leur Mala- die ne participoit en rien de l'épidémique , & que les Simptomes étoient aussi tout a fait diférens , je n'ai pas cru devoir conclu- re , de ce qu'il y avoit quelques Fièvres
pour-

pourprés, dans le courant du Mois de Janvier. que l'épidémique dût être de la même espèce. Et quand on le suposeroit, la Saignée auroit elle été moins indiquée? L'Inflammation de poitrine ne fournissoit elle pas de plus pressantes Indications à remplir, que des Simptomes bizarres & équivoques, qui n'excluent au reste la Saignée, que dans l'esprit des Médecins trop pusillanimes & mal instruits?

Une autre Objection, non moins séduisante, mais aussi mal fondée, que l'on faisoit contre la Saignée, se tiroit de l'état de la Langue & des Urines blanchâtres & extrêmement chargées; ce qu'on prétendoit être l'effet d'une Fièvre putride. Pour guérir une Maladie, *disoit-on*, il faut évacuer l'Humeur qui la cause. Or celle-ci est l'effet de la Pouriture. Par conséquent on doit plutôt employer les Purgatifs ou les Vomitifs, qui peuvent l'évacuer, que la Saignée. On ajoutoit, que les Signes de pouriture étoient d'autant plus évidens, que les Malades rendoient des Vers, par la bouche & par les selles.

Vous sentès mieux que personne, *Monsieur*, le peu de solidité de cette Objection; car puis qu'un Remède, pour guérir, doit évacuer la cause du Mal, il n'y en avoit certainement point de plus puissant, que la

la Saignée, pour évacuer le Sang coëneux, qui se montrait si sensiblement dans les palettes, & qui étoit cause de l'Inflammation. En suposant même, que cette Inflammation fut un Accident qui survenoit à la Fievre putride, ce Simptome n'étoit il pas plus à craindre, que la Maladie elle même? Et dans ce cas, n'étoit-on pas obligé de tourner toutes les vuës du côté de cet Accident, qui étoit si pressant, qu'il faisoit périr les Malades, en très peu de tems, ou rendoit la Maladie plus longue, sans lever le danger, en faisant tomber le Poumon en supuration? Car je dois vous faire remarquer ici, *Monsieur*, 1°. Que le Ralement, qui ne survient ordinairement dans les autres Maladies, qu'aux Agonisans, s'est fait observer dans celle ci, quelquefois dès le second jour, & a toujours augmenté, nonobstant que les Malades parussent expectorer avec assés de facilite, jusqu'au cinquième ou au septième, qui a été, pour la plûpart, le terme fatal de la Maladie. 2°. Que les Malades qui passoient ce terme & sembloient être guëris, tomboient bientôt après, dans des Accidens qui anonçoient la supuration du Poumon; ce qui n'arivoit, que parce que le peu de confiance qu'on leur inspiroit pour la Saignée, mettoit obstacle a ce qu'on la réité-

ra,

ra, autant de fois qu'on l'auroit souhaité, & qu'il auroit été nécessaire, pour résoudre l'Inflammation. Aussi jamais on n'a vû Inflammation si souvent terminée par des Abscess ou Vomiques, que dans cette Maladie. Come ils n'ont pû se vuider toujours par l'expectoration, ils se sont épanchés dans la Poirine; ce qui a causé la Mort à plusieurs Malades.

Je vous avouërai au reste, *Monsieur*, que le nombre des Malades, qui a fait naître le soupçon de Vermine, a été si petit, que je n'en ai vû que deux, de la lie du Peuple, qui aient rendu des Vers, dans le cours de leur Maladie, quoique j'aie employé plusieurs fois, dans ma Pratique, les Vermifuges. Je ne crains pas même d'avancer, que la Maladie dont il s'agit, n'a été accompagnée d'aucun des Signes qui ont coutume de caractériser les Fièvres vermineuses, & que s'il en a parû quelques uns de ceux qu'on observe dans les Fièvres purrides, ils ont été trop équivoques, pour qu'on ait dû s'y atacher, & faire méconnoître son véritable caractère, qui étoit inflammatoire.

On n'a cependant cessé d'objecter aux Médecins qui insistoient sur la nécessité de saigner, qu'en désemplissant les Vaisseaux, on permettoit aux Matières corompuës, qui croupissoient dans les premières voies,

de se glisser & de pénétrer, en plus grande abondance & plus facilement, dans le Sang; ce qui devoit nécessairement augmenter la Maladie & les Simptomes. Quelque pitoïable que soit ce raisonnement, il est devenu aujourd'hui si comun, même dans la bouche de ceux qui n'ont aucune teinture de Médecine, qu'un Médecin n'a pas plutôt conseillé la Saignée, qu'on lui dit, qu'elle sera pernicieuse, en ce qu'elle facilitera l'entrée de la Bile ou des autres Humeurs, dans le Sang; come si des Humeurs épaisses, adhérentes le plus souvent aux parois de l'Estomac & des Boïaux, & qui résistent même quelquefois à l'action des Emétiques & des Purgatifs les plus puissans, pouvoient pénétrer & s'introduire dans des Vaisseaux, dont le diamètre est si disproportionné à leur consistance.

L'Observation d'ailleurs n'apprend elle pas, chaque jour, qu'en voidant les Vaisseaux par les Saignées, la Nature, qui étoit acablée par le poids & la quantité des Humeurs, se trouve allégée, & conséquemment plus disposée à diviser & à pousser dehors, par la voie des Urines, des Selles, de la Transpiration &c. les Humeurs qui la surchargeoient?

C'est cependant sous de tels Prétextes, qu'on a vû des Médecins se livrer aux Emétiques & à la Purgation, avant que d'a-

voir désempli les Vaisseaux, même sans faire réflexion, que la trop grande quantité de Sang qui les gonfle, est toujours un obstacle aux Evacuations, & par conséquent, que de tels Remèdes, donés avant que d'avoir suffisamment diminué le volume du Sang, loin de diminuer la Maladie, devoient au contraire augmenter l'engorgement du Sang, dans le Poumon, & mettre ainsi le comble à l'inflammation.

Mais par quels Moïens s'assuroit-on, que cette Maladie étoit de la nature des Fièvres putrides? C'étoit par les signes équivoques que fournissoient la Langue & les Urines; tandis qu'on négligeoit ceux de l'Inflammation de poitrine, caractérisée par l'état du Pouls, par la violence de la Fièvre, les Points de côté, la difficulté de respirer, le crachement de Sang, & la Toux. Est-ce d'ailleurs le propre d'une Fièvre putride, de tuer en cinq ou six jours, ou de se terminer par la supuration du Poumon? N'est-ce pas plutôt la l'effet de l'Inflammation la mieux marquée? Or s'il n'y a point de circonstances où la saignée soit plus nécessaire & doive plus souvent être réitérée, que dans les Inflammations de poitrine, n'étoit ce pas ici le cas, quand même cette Inflammation auroit été l'effet d'une Fièvre putride, d'abandonner la Cause, pour s'attacher aux Accidens?

Quelque solide que soit cette Pratique , il y a cependant eu des Médecins qui l'ont blamée hautement , & dont la témérité à même été assés grande , pour débiter , que la Saignée avoit causé la mort à plusieurs Malades. Cela ne doit pas surprendre , dit un grand Maître de l'Art , puis qu'il en est qui condamnent la Saignée , lorsqu'elle n'a pas eu un heureux succès , dans les Maladies même où elle étoit évidemment indiquée. Mais cela ne fait point prendre le change aux bons Praticiens , qui n'abandonnent pas , pour cela , l'usage d'un Remède aussi utile , parce qu'ils savent développer les raisons pourquoi elle n'a pas réussi. Permettés moi donc , *Monsieur* , de rapporter ici , pour leur justification , la manière dont s'explique là dessus M. SILVA : *Quoi que les meilleurs Praticiens conviennent , dit il , assés généralement , & avec raison , que les Saignées amples & en grand nombre , placées rapidement , soient le Remède le plus sûr & le plus efficace dans les Inflammations de poitrine , il n'arrive que trop souvent , que malgré ce secours , le meilleur que nous conoissions en cette occasion , les Malades ne laissent pas de succomber. Mais le peu de succès dont ce Remède , reconnu presque unanimément pour le plus utile dans ce cas là , est quelquefois suivi , doit il faire conclure , qu'il a nui , & qu'on doit en abandonner l'usage , en de pareilles Maladies ? Non ,*

sans doute, parce que l'ouverture des Cadavres fait conoitre, que l'on meurt dans cette occasion, par une cause qu'on ne peut détruire plus efficacement, que par la Saignée. Ainsi on doit alors juger, ou que l'engorgement du Sang, dans les Vaisseaux de la partie enflamée, étoit formé, avant que la Saignée eut été faite, ou que dans les premiers momens que le Sang s'étoit arrêté, il s'y étoit fait un épanchement, ou qu'on n'a pas assez assés assés les Vaisseaux d'abord trop tendus, & cela pour avoir épargné le nombre des Saignées, ou les avoir faites avec trop de lenteur.

Voilà justement le cas où nous nous sommes trouvés, & ce qui a causé la mort à plusieurs Les Malades, trop prévenus contre la Saignée, diseroient souvent d'appeller un Médecin, dans la crainte qu'il ne la conseilla; ils passaient les premiers jours à se faire suer, dans l'espérance que cela les guériroit. Cependant l'Inflammation faisoit des progrès. Pour lors, on recouroit au Médecin, mais trop tard; ou bien si on l'appelloit dès le commencement, on se prêtoit avec tant de répugnance à ses Conseils pour la Saignée, qu'à peine pouvoit on obtenir, qu'on la réitera. Il n'y avoit cependant que ce seul moïen, pour guérir; lors qu'il étoit omis ou négligé, les Malades périssoient, sans ressource. Néanmoins, par l'injustice la plus criante, mais ordinairement

ordinaire, on ne cessoit d'attribuer la cause de la mort, à la Saignée. On auroit été moins indigné de ce Préjugé, si on avoit eu lieu d'observer, que la plupart des Malades guérissent sans ce secours; mais on a constamment vû le contraire, puisque ceux là seuls que l'on a saigné ont été sûrement rétablis, & que la plus grande partie de ceux qui n'ont point ou très peu été saignés, sont morts, au cinquième ou au septième jour de leur Maladie, ou ont éprouvé les tristes états d'une Supuration, qui a été fatale à plusieurs.

On a répliqué, à la vérité, qu'il étoit également mort bien des Malades, après de fréquentes & de nombreuses Saignées; mais le fait est faux, à moins qu'on ne dise, qu'on a fait de fréquentes & de nombreuses Saignées à un Malade, quand on l'a fait saigner deux ou trois fois, & souvent quand il n'étoit plus tems. Car je peux assurer ici qu'il n'est péri aucun de ceux qui ont souffert qu'on proportiona le nombre des Saignées à la violence de leur Mal. Je suis même en état d'en citer une infinité d'exemples, & de démontrer que la Mort en auroit bien moins enlevé, si on avoit plus pratiqué les Saignées, & si on n'avoit pas, pour ainsi dire, fermé les yeux aux véritables Indications qui se présentoient par des Signes si univoques, qu'il n'auroit pas été possible de se méprendre, si le Préjugé ne l'avoit emporté sur la Raison.

Quoique j'aïe avancé, que la Saignée étoit le véritable Remède, pour guérir la Maladie épidémique, & celui que l'expérience a le plus confirmé, je ne prétens cependant pas, *Monsieur*, blamer les Emétiques & les Purgatifs, qu'on a aussi employé avec beaucoup de succès, lors qu'ils se sont trouvés indiqués. Ils étoient même d'une nécessité indispensable, lors que les Malades avoient un gout d'amertume & des envies de vomir, ou lors qu'il paroissoit évident, que les Crudités des premières voies augmentoient l'embaras du Poumon. Dans ces cas, on s'est même trouvé quelquefois forcé d'interrompre les Saignées, pour faire place à ces Remèdes, qui ont eu leur mérite, quand ils ont été placés à propos; mais qui ont aussi causé une infinité de désordres, dans les mains de ceux qui y mettoient toute leur confiance.

Je croi présentement, *Monsieur*, avoir répondu à tous les articles de votre Lettre. J'aurois dû, à la vérité le faire, avec plus d'ordre & de précision; mais vous m'avez demandé, avec tant d'instance, une prompte réponse, que je n'ai pris que le tems de vous satisfaire de ce côté là. Pour ne vous laisser cependant rien à désirer, je joins ici une Lettre de M. CHARLES, mon Collègue, en forme de Dissertation, sur le même sujet. Vous y trouverez beaucoup de Savoir &

F E V R I E R 1 7 4 3. 147

bien de la solidité, dans la Pratique Ce Médecin, emporté par son zèle & par un motif de charité qu'on ne sauroit trop louer, s'est non seulement livré, sans ménagement, aux fatigues que lui ont donné un grand nombre de Malades; mais il a encore communiqué, dans un tems où à peine il pouvoit suffire, je veux dire dans les comencemens même de l'Epidémie, ses Avis salutaires au Public, qui ont guidé, avec succès, tous ceux qui ont voulu emprunter ses Lumières. Je me flate que vous me saurés bon gré de vous l'avoir envoyée, & que vous la lirés avec beaucoup de plaisir. J'ai l'honneur d'être avec les Sentimens les plus sincères & les plus respectueux

M O N S I E U R

*Besançon, le 16. Votre très humble & très obéissant
Février 1743. sans Serviteur. ATTHALIN.*



A MRS. LES E D I T E U R S .

Sur les bornes qu'on doit mettre à l'Amour de la Patrie.

Ce qui fait le Héros dégrade souvent l'Home-

JE l'avois bien prévu, *Messieurs*, l'Ode sur la Patrie a été critiquée; on a trouvé que s'il y avoit de la force dans le raisonnement, il n'y avoit ni assés de Poësie dans le tour, ni assés de hardiesse & de grandeur dans les pensées. Je ne chercherai point à faire ici l'Apologie de cette Pièce; je conviendrai sans peine qu'on pouvoit y mettre plus d'inversions, plus d'images, plus de figures, & que le sujet étoit susceptible de plus grandes beautez. Un Auteur, quelque prévenu qu'il soit en faveur de son Ouvrage, en juge avec assés d'équité, lors qu'il n'est plus dans cette espèce d'ivresse que donne la chaleur de la composition. Mais on me permettra de dire que toute Pièce, dans laquelle on trouve de la précision dans les idées, & de la clarté dans l'expression, mérite quelque indulgence. Quoi qu'on ait dit que la Poësie étoit le Langage des Dieux, on ne doit cependant pas s'écarter trop des règles ordi-

'dinaires; on ne doit pas s'élever si haut que le Spectateur nous perde de vuë; on ne doit pas confondre l'enflure avec le sublime, ni l'entouffiasme avec la déclamation: L'hiperbole qui grossit trop les Objets ne me paroît pas moins puérile que le stile bas & rampant, qui en diminue la grandeur & la noblesse. Ce qui d'abord a donné un préjugé contre l'*Ode de la Patrie*, c'est une faute d'impression qui s'est glissée dans le second Vers: On a mis *Plage* au singulier, & il devoit être au pluriel pour rimer avec *Sauvages*.

Quoi que cette faute soit visible, qu'elle ne gâte point le sens, & qu'elle soit très aisée à réparer; quelques Lecteurs ont décidé sur cela que l'Auteur ignoroit les règles de la Poésie, que sa Pièce ne pouvoit être bonne; tant on a de facilité à précipiter son jugement, & tant il ne faut que peu de chose pour faire tort à un Ouvrage. On doit cependant convenir, que rien ne devoit mieux se pardonner que les fautes d'impression; il est difficile de les éviter entièrement; on en trouve jusques dans les Livres des *Etiennes*, imprimés d'ailleurs si correctement, N'est-ce pas assés des erreurs auxquelles les meilleurs Ecrivains sont sujets, sans leur imputer encore les fautes d'autrui? Il y en a cependant une dans la seconde strophe de l'*Ode sur la Pa-*

150 JOURNAL HELVÉTIQUE
trie, qui appartient véritablement à l'Au-
teur.

Thémis mit à couvert l'Innocent consterné.

Thémis mit. Cela fait une consonance vicieuse, une sorte de monotonie qui déplaît à l'oreille, par conséquent à l'Esprit, qui exige, que sans rechercher l'harmonie avec trop de soin, on évite, principalement au milieu des Vers, la rencontre des mêmes sons, qui ne se font peut-être que trop sentir dans la répétition des Rimes.

Vous voyés, *Messieurs*, que je fais m'exécuter. On a bien plutôt fait d'avouer ingénûment ses fautes & de les corriger, que d'essâier de les justifier. Par exemple, au lieu de ces mots, *Thémis mit à couvert &c.* qui empêche de dire? *Et Thémis protégea l'Innocent consterné.* La première Strophe de l'Ode seroit peut-être mieux de cette manière.

Jadis l'Homme grossier, inconstant & sauvage.

Sans Magistrats, sans Loix erroit de plage en plage.

Aiant pour Metz le Glan, pour Villes les Forêts à

Mais, bientôt, le besoin dissipant l'ignorance,

Fit éclore les Arts, Péres de l'Abondance,

Un noeud commun forma les mêmes intérêts.

Après la strophe huitième, j'aurois souhaité encore d'être à tems d'y placer celui-ci.

Né

Né sous la liberté, peut-on souffrir un Maître ?
 Qui trahit ses sermens est-il digne de l'être ?
 Un Tiran, n'est-il pas l'optobre des Mortels ?
 Pour le priver du jour, tout devient légitime.
 Ne pas verser son Sang, seroit comettre un Crime.
 Et la Loi le poursuit jusqu'au pied, des Autels.

Il y auroit plusieurs autres additions ; ou changemens à faire à cette Pièce, encore n'y trouveroit-on jamais ce beau désordre qu'un des Maîtres de l'Art regarde como une des principales qualités de l'Ode. Mais il ne faut pas outrer ce précepte, & s'en faire un droit de parcourir en même tems le Ciel & la Terre. Un Ecrivain judicieux se propose toujourns un but. Lors même qu'il paroît s'en éloigner, il ne le perd point de vuë ; s'il s'en écarte, il revient bientôt sur ses pas : semblable à *Horace*, lors qu'il semble s'égarer dans la route de la Volupté, c'est la Raison elle-même qui le conduit.

En voila assez ; *Messieurs*, sur l'Ode de la Patrie, elle auroit sans doute moins de défauts, si je l'avois travaillée d'avantage. Mais nous ne faisons presque jamais dans les Belles Lettres, non plus que dans la Morale, ni tout ce que nous pouvons, ni tout ce que nous devons. Quand on se contente trop aisément, on satisfait rarement le Public. Les circonstances où nous
 sones

somes m'ont déterminé à me hâter de faire imprimer cette Pièce; j'ai crû que, dans ces conjonctures, on ne pouvoit trop insister sur l'Amour de la Patrie, ni en faire trop sentir la nécessité. Ce n'est pas que je sois persuadé que l'Amour de la Patrie ne doive avoir des bornes, qu'il ne doive être limité par l'Amour que nous devons à tous les Homes en général. Toutes nos obligations sont subordonnées entr'elles, & en les pratiquant nous devons invariablement suivre l'ordre qu'à prescrit le Souverain Législateur. *J'aime mieux*, disoit Mr. DE FIENELON, *ma Famille que moi-même, j'aime mieux ma Patrie que ma Famille, mais j'aime encore mieux le Genre humain que ma Patrie.* Un ancien Grec, célébrant une Fête, à l'ocasion d'une Victoire qu'avoient remporté les Athéniens, on vint lui annoncer la mort de son Fils unique; il ne parut point troublé; il ne jetta point, de désespoir, les fleurs qui couronoient sa tête: *Mes Amis*, dit il, *continuons à nous réjouir aujourd'hui, & à rendre aux Dieux ce que nous leur devons. Demain je pleurerai mon Fils, & je lui rendrai ce que je lui dois.* Les Grands Homes de l'Antiquité conoissoient non seulement nos devoirs généraux & primitifs, mais encore ils auroient crû comettre un Crime de ne pas en suivre,
de

de ne pas en respecter l'ordre & la subordination : C'est ainsi que *Brutus* condamne lui même à mort ses propres Fils, qui avoient conjuré contre leur Patrie ; c'est ainsi que *Curtius*, un autre Romain, *Codrus* Roi d'*Athènes*, se devoient eux mêmes pour sauver leur País. L'amitié & la reconnoissances, quelques respectables qu'elles soient, n'ont pas des droits plus sacrés ; ainsi, quelque tendresse que *César* eut pour *Junius Brutus*, quoi qu'il lui eut prodigué & ses faveurs & ses bienfaits ; dès que *César* eut renversé les Loix ; dès qu'il eut violé le Serment qu'il avoit fait à sa Patrie, dès qu'il eut ôté la liberté à ses Concitoyens, pour les mettre sous le joug, *Brutus* pouvoit lui ôter la Vie, sans être coupable. Ainsi, les Conquérans, qui par un Amour désordonné de gloire, font la Guerre au Genre humain, & portent par tout l'éfroi & la désolation manquent à leurs obligations les plus essentielles. Ainsi, *Alexandre*, & les semblables, ne pouvoient être regardés que come d'Illustres Brigands, lors même que leur Patrie auroit retiré autant d'avantages de leurs Conquêtes, qu'elle en souffrit de dommage.



AUX JOURNALITES DE NEUCHÂTEL.

JE reçus, Messieurs, il y a quelques An-
nées une Lettre sur l'Ouvrage du PE'RE
BOUGEANT, à laquelle je vous prie d'assi-
gner place dans votre Journal, si vous jugez
qu'elle puisse être de quelque utilité au Public.
L'Ami qui m'a fait l'honneur de me l'adresser,
me pardonnera bien cette indiscretion, en fa-
veur du but que je me propose. Je saisis avec
empressement cette occasion pour vous assurer de
la haute estime & de la parfaite considération
avec lesquelles j'ai l'honneur d'être &c.

Le 2. Février 1743.



LET T R E

Sur l'Amusement Philosophique du P. Bougeant.

JE vous envoie, Monsieur, l'Amusement
Philosophique du Père Bougeant, dont j'ai
eu l'honneur de vous parler. On y a joints,
come

come vous le verrez, une Lettre anonime, par manière de Supplément, & la Rétractation de l'enjoüé Père. La Lettre, quoi que bien écrite pour le stile, me paroît une critique affés mauvaife, puis qu'elle ataque moins le Siftème invulnérable felon moi, que les endroits où l'Auteur, pour amufer les Lecteurs, par cette espèce d'Episode, expose celui de la Metempficofe des Diabes, autant infoutenable par des raisons que par des faits, qu'il dit, qu'une personne débita dans une Compagnie. Les coups que le Critique porte malignement au Siftème du Pere, me paroiffent trop foibles pour l'ébranler. Quoi, parce qu'une partie des raisons, sur lesquelles il le fonde, ne font pas originales, qu'il les a tirées de *Montagne*, & que ce qu'il rapporte des Castors, est une Objection ufée, à laquelle on a répondu cent fois dans les Ecoles, elles ne lauroient être de mise ! Cela me paroît foible, pour détruire un Siftème, come s'il étoit faux, parce qu'on emploie pour l'apuiér, les raisons d'un Auteur qu'on a fouvent ataqué, mais par d'autres peu fatistaisantes, & en se servant d'un terme, pour rendre raison de la chose, plus obscur que la chose même, d'un mot vuide de sens, je veux parler du mot *d'Instinct*; & en voulant expliquer des opérations

rations parfaitement semblables à celles d'une Substance qui pense, susceptible de sentimens, de passions & de mouvemens différens, par le mouvement des Corps, qui n'est point par rapport à eux arbitraire, & qui seroit constamment toujours le même, dans ses diverses espèces & degrés, sans les causes étrangères qui le varient. Autre raison peu convaincante : La Religion ne peut s'acomoder de ce Système : Donc il est faux. A-t-on jamais vù argumenter de cette manière ? Que **Q**u'riez vous, *Monsieur*, si je raisonois ainsi : La Vertu est incompatible avec les Passions vicieuses des Hommes : Donc les Hommes n'ont point de Passions vicieuses. D'ailleurs peut-on rejeter, ou acuser de faux une opinion, parce que les conséquences en sont dangereuses ? Qu'on ne la répande pas, si les conséquences en sont dangereuses, il est de la prudence ; mais je ne vois dans l'opinion dont il s'agit bien entendu, aucune conséquence fâcheuse pour la Religion. J'en trouve du moins autant dans l'Hipothèse de *Descartes*, imaginée pour parer à cet inconvénient. Son Mécanisme pour expliquer son prétendu Instinct dans les Bêtes, me paroît aussi dangereux, puisque si on peut expliquer par là toutes les affections des Bêtes qui nous sont communes avec elles, comme

me la joie, la tristesse, l'amour, la haine &c. qui ne découlent pas moins d'un principe immatériel que la pensée, je ne vois pas une grande différence entre l'Ame de l'Homme & l'instinct de la Brute. En donnant aux Bêtes une Ame, ou une Substance pensante, la Religion n'en souffre point, si l'on admet de la gradation entre la Substance spirituelle de l'Homme & celle des Bêtes, comme il y en a une réelle entre celle de Dieu, celle des Anges & celle des Hommes. Dans cette gradation d'Intelligences ou de Substances spirituelles, je mets au plus bas rang celle des Bêtes, dont l'origine, la destination, les facultés, la manière de les exercer & leur perfection sont très différentes des Intelligences de la seconde Classe, savoir celles de l'Homme, lesquelles sont beaucoup plus excellentes que les premières. Dans le troisième ordre, je placerois les Anges, dont l'origine & la destination sont les mêmes que celles des Hommes, mais qui à l'égard de leurs facultés & de la manière de les exercer l'emportent de beaucoup. Enfin dans la plus haute Classe, je place l'Intelligence Divine, qui est incréée, souverainement parfaite, & qui a créé toutes les autres. Par là, on enlève toutes les fâcheuses conséquences pour la Religion, que l'on craint de voir dériver de la spiri-
tuelité

tualité de l'Ame, des Bêtes. Dieu a tiré du néant toutes les Substances spirituelles & par conséquent, il peut les anéantir; il n'anéantira pas celle des Anges & des Hommes, à cause de leur destination, mais il anéantira celle des Bêtes, qui ne doit subsister que pour animer leur Corps, pendant leur vie, & qui sans cela, en étant séparée, demeureroit un Etre inutile. La difficulté que l'on fait, que si les Bêtes ont une Ame spirituelle, elles doivent aussi avoir un Culte, tombe par là même, car cette Ame n'étant pas destinée à une Vie avenir ou à un état d'existence quel qu'il soit, après la mort, un Culte leur est inutile, come il le seroit aux Hommes, sans leur destination, à laquelle il est relatif.

Le Père Bougeant a omis, pour soutenir son Système, une raison, qui me paroît de poids, & qu'il auroit sans doute fait valoir, si elle lui avoit été connue, ou s'il se l'étoit rapellée; c'est que les Bêtes songent; leur imagination s'exerce pendant qu'elles dorment & que leur Corps est en repos. J'ai un Chien, qui après avoir couru tout le jour à la Chasse a, pendant qu'il dort, l'imagination encore frappée des objets qui l'ont occupé quelques heures avant, ou peut-être de quelques nouveaux, qu'elle lui présente: Il aboie par interruption, come il fait

fait après le Gibier, quand il le retrouve après l'avoir perdu : En un mot, il paroît fort occupé de sa Chasse.

Il me paroît encore que le *P. Bougeant* n'a pas directement insisté sur cette raison : C'est que ce Principe de vie, ou cette Ame des Bêtes, a des idées du présent, du passé, & de l'avenir. Une Bête qui va chercher de la nourriture pour ses petits, doit penser nécessairement au but de son voyage, savoir cet Aliment qu'elle n'a pas encore, & qui par conséquent est un objet avenir. Elle doit avoir des idées du passé, de l'état & du lieu où elle a laissé ses petits, lors quelle s'en retourne à eux. Enfin elle doit penser au présent, c. à d. à ce qu'elle fait : Ainsi pourquoi refuser la Spiritualité & l'Intelligence à un Principe dont les Facultés, leurs opérations & la manière de les exercer, sont, au degré de perfection près, semblables aux nôtres.

La spiritualité de l'Ame des Bêtes ainsi établie, & par conséquent la pensée, je ne vois pas pourquoi on veut les priver, étant organisées, du Langage, qui n'est autre chose que le moïen d'exprimer à un Individu de son espèce, ses pensées & ses affections. Les Hommes le font par des tons articulés & par des signes, dont ils sont convenus come les Pantomimes. Les Bêtes le

le peuvent faire par des accens, des modulations de voix, come les oiseaux; par des cris de différentes sortes, come les Animaux terrestres; par des mouvemens de quelques parties du Corps, come les Poissons; enfin tous les Animaux raisonnables & brutes, par ce dernier moïen.

Je m'aperçois que ma longueur pourroit vous ennuyer ainsi en voila assez. Vous conviendrez, je pense, qu'il n'est pas étonnant, si dans les Siècles d'ignorance on traitoit de Magiciens & de Sorciers ceux qui entendoient l'Astronomie, qui prédisoient les Eclipses &c. & si on anathématisoit comme Hérétiques ceux qui savoient du Grec. La Vérité est toujours & par tout constamment la même, indépendamment des conséquences qu'elle peut avoir; si elle étoit bien établie, elle n'en auroit jamais de funestes. Au reste, je suis fâché que le *P. Bougeant* n'ait pas eu autant de fermeté que de bon sens; ce qui prouve que la saine Philosophie fait souvent naufrage contre les écueils de la persécution, & qu'il est peu d'Hommes qui ne sacrifient la Vérité à des intérêts temporels. Je suis avec considération &c.

De le 20. Octobre 1740.

Non



Nous allons continuer de donner quelques unes des Lettres écrites par M. ROUSSEAU à un Savant de Suisse des plus distingués dans la République des Lettres. Nous les tenons de trop bones mains, pour douter qu'elles ne soient réellement de ce célèbre Poëte : Mais nous devons avertir qu'il s'est glissé une faute d'impression à la date de celles qui sont inserées dans le Mois de Janvier, que le Lecteur est prié de corriger, en mettant 1712. au lieu de 1742.



IV. LETTRE.

De Mr. ROUSSEAU à Mr.***

MONSIEUR.

JE ne sai si je me trompe, mais j'ai toujours crû que de toutes les Vertus aucune ne prouve mieux la justesse & l'étendue de l'Esprit dans ceux qui en ont, que la Modestie. Il me semble qu'à mesure qu'un Home raisonnable avance en connoissance, il conçoit toujours quelque chose au delà de ce qu'il a découvert, & que

L

l'idée

l'idée de ce qui lui manque l'empêche de s'enorgueillir de ce qu'il possède. La pauvreté d'Idées & par conséquent d'Esprit est le défaut de ceux qui s'imaginent qu'il n'y a point d'autres Objets que ceux qu'ils aperçoivent, & que le reste est un pur néant. Un Présomptueux ressemble, à mon avis, à un Fou, qui avec une Pistole se croiroit le plus riche Home du Monde, dans la pensée qu'il n'y a que celle là sur la Terre. Le Sage, au contraire se trouve pauvre, au milieu de l'abondance ; ce qu'il possède ne sert qu'à lui faire mieux sentir ce qui lui manque.

Curtæ nescio quid semper abest rei.

J'aurois répondu plutôt à la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, si je n'avois pas été un peu incomodé. Si j'avois voulu chercher querelle au Carême, l'ocasion ne pouvoit être plus spécieuse ; mais j'ai parfaitement reconu son innocence, & je suis persuadé que toutes sortes d'Alimens font le même éfet dans nôtre Estomac, qui n'a point d'autre Ennemi que nôtre goût, qui lui done quelquefois tant d'affaires qu'il est forcé d'y succomber. Les premiers Homes se portoient fort bien en ne mangeant que du Glan, parce qu'ils ne mangeoient que pour la nécessité, & nous sommes presque
 tou-

toûjours incomodés, parce que nous ne mangeons que pour nôtre plaisir.

Je suis persuadé come vous, *Monsieur*, que la Tolérance fait un des Devoirs les plus essentiels de la Charité. JESUS-CHRIST nous en donne lui-même l'exemple, dans la douceur avec laquelle il parle à la Femme de *Samarie*, que les Prêtres Juifs avoient regardé come une Excommuniée. Ce n'est point par la violence qu'on ramène les Esprits : On ne persuade point quand on ne fait que contraindre ; mais la Politique des Souverains, & la Passion de quelques Eclésiastiques raisonnent tout autrement que la Religion & l'Evangile. Un petit nombre de Persones raisonnables plaindront ceux qui se trouvent dans l'erreur, sans leur en vouloir du mal. Les autres emploieront le fer & le feu pour les détruire. Les Puissances séculières s'embarassent peu du Salut des Particuliers ; mais beaucoup de leur soumission. Ils croient que le repos de l'État en dépend, & ils agissent selon cette idée. Si nous étions à leur place, peut-être ferions nous come eux. Bénissons Dieu de ce qu'il nous est permis d'être Chrétiens, & de ce que nôtre condition ne nous impose pas la nécessité de manquer aux Préceptes de l'Evangile : Ce n'est pas que je pense que nos Devoirs varient

rient réellement selon l'état où nous sommes ; mais il est certain que chacun se fait un Système de conduite conforme à ses petits intérêts & à sa situation. Il est certain encore que la Vérité est une , & qu'ainsi tous les Peuples du Monde devroient travailler de concert à la trouver ; mais c'est ce qui n'est jamais arrivé , & ce qui probablement n'arrivera jamais. Vouloir que tous les Homes soient des Philosophes parfaits est une belle spéculation , dont la pratique n'est pas possible dans cette Vie. Tâchons de nous bien gouverner avec les Homes , sans nous chagriner de leurs défauts. Pour moi , je tâche d'être Sage , & en même tems de m'acomoder avec les Foux , lors que je ne puis les éviter. Heureux s'ils ne me font pas plus de mal , que j'ai envie de leur en faire. Nous devons compte de nos Mœurs & de nos Actions à la Société & aux Usages reçûs ; mais nous ne devons compte de nos Pensées qu'à nous mêmes.

C'est beaucoup d'avoir fait la découverte des deux Lettres dont vous me parlés ; s'il est possible d'y ajouter celles que Mr. de *Berchier* & Madame de *Merlat* peuvent avoir , ce sera de quoi faire un petit Recueil des Confessions du St Home qui les a écrites , & si elles ne sont pas tout à fait

si

si édifiantes que celles de *St. Augustin*, il y a lieu de croire qu'elles ne feront pas moins instructives, pour les Honêtes Gens, qui pourroient être les Dupes de ce Renégat.

Je suis persuadé qu'ayant pour moi autant de bontés que vous en avés, vous aurés appris, avec quelque plaisir, celles dont M. le Duc D'ORLEANS m'honore. Cette marque du souvenir d'un grand Prince, m'est d'autant plus glorieuse, que je ne l'ai point sollicitée, & qu'elle me vient dans un tems où tous les Monstres de l'Enfer semblent se déchaîner contre moi. Je n'ai jamais songé à la bizarerie de ma fortune, sans me représenter l'idée de ces Tableaux où *Ste Génévieve* est peinte un Cierge à la main, avec un Diable d'un côté qui le souffle, & un Ange de l'autre qui le ralume. Je suis &c.

Soleure le 18. Janvier 1713.



V. L E T T R E.

*De Mr. ROUSSEAU à Mr. ****

MONSIEUR

Rien n'est plus raisonnable que le principe que vous posés sur la manière dont on doit juger des fautes & des inadvertances d'un Ecrivain, & rien ne marque plus l'ignorance d'un Critique que la hauteur & le dédain avec lesquels il reprend de ces légères pécadillés :

*Quas aut incuria fudit ,
Aut humana parum cavit natura ,*

Et qui sont d'autant moins honteuses à un Auteur qu'elles sont plus aisées à découvrir, même par les plus minces Génies. Il est certain que souvent les petites choses disparoissent aux yeux d'un Esprit élevé , & que come un Ouvrage exempt de fautes, n'est pas toujours un bon Ouvrage , celui qui est excellent n'est pas toujours exempt de fautes. Tous les Ouvrages faits par les Homes portent le caractère de l'humanité , & ont des endroits foibles & défectueux.

fectueux : C'est ce qui fait que le meilleur Livre peut fournir matière à une très bonne Critique, & cette Critique elle même pourra être le sujet d'une autre qui ne sera pas moins judicieuse. Cette réflexion est le principe de la seconde que vous faites sur la différence où l'on doit être à l'égard des Autorités. Ce n'est pas parce qu'un grand Home a dit, ou rapporté une telle chose, que je dois me rendre; un grand Home peut aisément se tromper, mais je m'y rends, parce que j'en sens la vérité, & que j'en ai vérifié les preuves. Dans ce cas, cette vérité m'appartient, parce que je me la suis rendu propre par l'examen, & que son évidence m'a frappé aussi fortement que celui qui en a fait la découverte. On cite souvent par ostentation, & sur des choses qu'il est aisé à tout le monde de penser. Est-il nécessaire de m'aléguer *Aristote* & *Cicéron*, pour m'apprendre que la Vertu est préférable au Vice? Notre Raison est elle moins éclairée que celle des Anciens, & ne pouvons nous pas puiser dans la même source? Pour moi j'aime beaucoup mieux savoir ce qu'il faut penser & ce qu'il faut faire, que de savoir ce que les autres ont pensé ou fait avant moi.

Quand je ne connoitrois pas tout le mérite de Mr. de *Barbeirac* par ses Ouvrages; je jugerois de sa réputation par l'empressement

que Mr. *Reymond* a d'être connu de lui : C'est un Homme qui a tout sacrifié à l'ambition de se faire un Nom, par le commerce de toutes les Persones qui font du bruit dans le Monde, & qui cherche moins le plaisir de les conoitre, que la gloire d'en être connu. Il est né avec des Biens considérables, qu'il a comencé par manger jusqu'au dernier Sol avec des Femmes de qualité, & je me souviens que Melle. de *Lenclos*, qui l'avoit la première produit dans le Monde, disoit de lui, en voiant ses dissipationz : *Je me repens d'avoir fait Reymond.* Quelle Fille que cette Demoiselle de *Lenclos* ! Elle favoit doner à la Volupté les couleurs de la Sageffe ; les Graces n'abandonerent point son Esprit, lors même que l'Age les eut forcé d'abandoner sa Personne ; elle conserva jusqu'à la fin de sa vie le goût de ces plaisirs délicats que *Pétrone* décrit si bien. Je reviens à présent à Mr. *Reymond*, que vous souhaitez de conoitre. La Robe ne quadrant pas avec le caractère d'Homme du Bel air dont il se piquoit, il prit l'Epée & vendit sa Charge de Conseiller au Parlement, dont les débris lui ont aidé à aquerir celle qu'il a chés M. le Duc d'Orléans : Il a de l'esprit & voudroit de tout son cœur en avoir d'avantage : L'amitié dont il est lié avec l'Abé *Fraguier*, Homme d'un mé-

rite & d'un fâvoir très diftingué, lui eft d'un grand fecours, dans l'envie qu'il a de paffer pour Savant. Pour moi qui le connois depuis 15. Ans, je l'ai vû un de mes plus paffionés Sectateurs, jufqu'au moment où la Fortune m'a abandoné, & je n'ai point été furpris de le voir changer avec elle, parce que le Perfonage m'étoit parfaitement connu. Une Amitié qui n'eft formée & entretenüe, que par une vaine gloire, ne tient guères contre les Difgraces.

Je vous ouvre mon cœur come à un Ami, & je crois être en converfation avec vous. Vous avés raifon de dire que le Commerce de Lettres en doit être l'Image; je fuis perfuadé, come vous, que la première Règle du Stile Epiftolaire doit être de tirer des Lettres qu'on a reçûës la matière de celles qu'on doit écrire. Ceux qui n'écrivent que pour la parade feront moins que vous & moi la jufteffe de cette Maxime: Ils croient devoir tirer tout de leur propre fonds, & s'acuferoient de ftérilité & de féchereffe, s'ils faifoient mention dans leurs Réponfes des chofes contenuës dans les Lettres auxquelles ils répondent: Il naît de là un jeu de propos rompus, qui feroit un affés plaifant éfet fi un Tiers leur entendoit dire de vive voix ce qu'ils mettent fur le papier. On pourroit leur faire l'apli-

cation

cation des trois Sourds qui plaident : Le Demandeur parle de fromage, le Défendeur répond du labourage, & le Juge déclare le Mariage nul, dépens compensés.

Au reste, *Monsieur*, rien de plus agréable que la peinture que vous me faites du repos dont vous jouissés. Je souhaite que ma Lettre vous trouve encore au milieu d'un délaînement si précieux pour vous, & si je l'ose dire, si digne de vous, puisqu'en éfet la Nature ne se trouve nulle part plus belle qu'à la Campagne, & que c'est là proprement qu'elle s'est retirée, depuis que l'Art & le Luxe l'ont bannie du séjour des Villes. J'ai connu une Personne très célèbre qui disoit, qu'un grand Home doit gouverner les autres Homes, ou cultiver son Jardin. Pour vous, *Monsieur*, dont l'Esprit n'est occupé que de ce qu'il y a de plus solide & de plus élevé dans la Religion & dans la Nature, je ne suis pas surpris, que vous goutiés avec tant de satisfaction un plaisir si noble & si innocent. Je suis &c.

A Soleure le 5. Juillet 1713.



C O U R T P A R A L E L L E

De la Poësie & de la Peinture.

LA Poësie est une Peinture pour l'Oreille, come la Peinture est une Poësie pour l'Oeil. L'une nous présente des Images soutenuës & animées par la Cadence ; & l'autre avec son Pinçeau nous trace des Tableaux, qui tiennent quelque chose du Poëtique, & qui ne le cèdent point aux premières pour l'expression & la force.

Il y a diverses espèces de Peinture, aussi bien que de Poësie. Le Grottesque, dans lequel les Hollandois excellent, nous présente d'ordinaire une Foire de Village, une Noce, ou quelque partie de Cabaret : Ces Peintres en Grottesque ressemblent parfaitement aux Poëtes Burlesques ; le but des uns & des autres étant de faire rire. Mais un défaut qui leur est comun ; c'est d'être trop prompts à abandonner les bienséances pour un trait divertissant : Le Poëte sacrifie la Pudeur à une Rime ou à un bon mot, & le Peintre oublie ce qu'il doit aux bonnes Mœurs, pour quelque chose de plaisant.

Les Peintres de Paisages répondent aux Poëtes Bucoliques. Les uns & les autres
présentent

présentent des Campagnes avec une infinité de Scènes rustiques. L'on voit dans leurs Tableaux, les Bosquets étendre leurs Branches, les Rivières serpenter, les Bergères garder leurs Troupeaux : Au milieu de Paris, ils conduisent leur Spectateur ou leur Lecteur dans des Bois, le long des Ruiffeaux, auprès des Fontaines ; ils lui font voir un beau Parc, ou le font assister à une Chasse au Sanglier, sans courir aucun danger.

A l'égard des Faiseurs de Portraits, je ne sai à quelle espèce de Poètes ils ressemblerent le plus, à moins que ce ne soit aux Lyriques. En effet ils transmettent, aussi bien qu'eux, à la Postérité les Beautés de leur tems. Ils imitent Horace, qui nous a donné un Portrait si durable de sa Lesbie, & Ovide de sa Corine.

La Poësie Héroïque & la Peinture Historique sont les plus excellentes branches de ces différents Arts, & leur ressemblance est la plus sensible. Les Poëmes Epiques & les Tragiques affectent fortement nos Esprits, remuent toutes nos passions, & nous inspirent les mêmes sentimens que ceux de leurs Héros. De même dans les grandes Pièces de Peinture, nous sommes touchés par la grandeur du Dessin, la dignité du Sujet, & l'expression des Passions. Que de Poësie n'y a-t-il pas dans la belle Pièce
de

de Constantin & de Maxence. Le Raphael y exprime toutes les émotions du Cœur : La fureur , la rage, l'horreur, la consternation se découvrent sur chaque visage.

C'est aussi le propre de la Muse & du Pinceau Héroïque, de garder en dépôt les grandes Actions des Persones illustres, & de préserver leurs Vertus de l'oubli. Leur devoir n'est pas seulement de plaire ou de remuer les Passions; ils doivent aussi inspirer de grands sentimens & donner des Leçons de la plus haute Vertu. Peut on voir, par exemple, cette Pièce si vantée de Raphael, où Ananias est trapé de mort à la parole d'un Disciple du Seigneur, & ne pas se sentir pénétré d'horreur pour le Parjure? L'Aveuglement d'Elimas le Magicien, du même Peintre, doit naturellement faire quelque impression salutaire sur ceux qui ont volontairement l'Entendement aveuglé, & qui nient l'Existence de Dieu ou la Divinité de la Révélation, contre les sentimens de leur propre Cœur. Est il possible de voir l'Eloquence muette, le Regard fort & persuatif, le Geste réligieux de Saint Paul prêchant, dans un Tableau qui est aussi du même Raphael, & ne pas être rempli des mêmes mouvemens qui semblent pénétrer ses Auditeurs?

Mais les bons Peintres & les bons Poëtes

tes ont ce désagrément comun; que quoi-
que leur tâche & leur but soit d'exciter la
Vertu & les Actions louables, cependant
leurs Spectateurs & leurs Lecteurs s'attachent
plus à admirer la beauté de leurs Pièces,
qu'à observer les utiles Instructions qu'ils
en devroient retirer.



I D'E'E G E N E R A L E du grand Ouvrage de
Botanique, que *M. HALLER*, Professeur
à Göttingen, vient de publier sur les Plantes
naturelles de la S U I S S E.

LEs *Suisses* ont cultivé, avec succès, tou-
tes les Sciences, depuis qu'elles ont
recomencé à fleurir en *Europe*; mais on
peut dire qu'ils se sont sur tout distingués,
par leurs Travaux & leurs Progrès dans
la Botanique. Les grands Homes que la
Suisse a vû naître, & qu'elle produit enco-
re en ce genre, sont un des Ornaments
de la Patrie, & le sujet de l'admiration des
Curieux étrangers. On a déjà eu occasion
d'en parler, dans le Journal de Janvier
1742. Nous n'indiquerons ici que les
plus fameux.

Conrad Gesner de *Zurich*, mort l'an 1565.
a été appellé le Plin de l'*Allemagne*, & le
Père

Père de toute l'Histoire naturelle ^a. *Tournefort* ^b, *Boerhaave* ^c, *Garidel* ^d, *Simon Pauli* ^e, *J. A. Bumaldi* ^f, *M. Dillenius* ^g, & plusieurs autres Botanistes étrangers du premier ordre, se sont acordés à faire l'éloge de *Jean & Gaspar Baubin*, de Bâle. Il y a long-tems qu'on a dit de l'Histoire universelle des Plantes de *Jean Baubin*, qu'il n'avoit encore point paru d'Ouvrage pareil, & qu'à peine la Postérité en verra jamais un semblable ^h. Mais rien n'a servi plus efficacement à tirer la Botanique du Cahos où elle étoit, que le fameux *Pinax* de *Gaspar*: *Opus*, come s'expriment à son sujet deux des plus Célèbres Botanistes Modernes, 40. *laboriosorum annorum : opus hactenus sine pari : opus quo nullus carere potest* ⁱ: *immortale opus* ^k. A la vérité, *Morison*, Botaniste Anglois, a critiqué ces deux Illustres Frères : mais on voit dans le Dictionnaire de *Bayle*, ^l par quel motif il a pû y être porté. *Josias Simler* & *Jean de Muralt*, ^m les deux de *Zurich*: *Leonard Fuchsius*,
Gri-

^a Tournefort. El. de Bot. p. 17. & Isagoge in Rem Herbariam. p. 51. & 52. Boerhaave Meth. disc. med. p. 157. & 158. J. F. Seguier. Bibl. Bot. Præf.

(b) l. c. (c) l. c. d Histoire des Plantes qui naissent en Provence. Expl. des noms des Auteurs. p. 3. & 23. e Quadri partitum Bot. Procem. p. 54. f Bibl. Bot. p. 33. g Cat. Pl. Giff. Præf. h Haller. Præf. p. 5.

i Linnæus. Bibl. Bot. Amst. 1736 p. 134. k Haller. Præf. p. 6. l Mor. Rem. A. m Linnæus. Bibl. Bot. p. 91. & 104.

Glison a : Jean Henri Cherler, de Bâle, digne Gendre de Jean Baubin & Auteur d'un Prodrome d'une Histoire générale des Plantes b : la Famille en général des Baubin & des Zwinger c &c. ont aussi fait beaucoup d'honneur à la Botanique & à leur Patrie. Chacun conoit & estime le mérite & les Ouvrages de Mrs Jean, Jean Jacques & Jean Gaspar Scheuchzer, de Zurich. Le premier a principalement écrit sur les Gramen. *Si quis alius rite Spartam propositam elaboraverit, sane Auctor idem præsstitit, licet in difficilissima hacce Botanices parte*, dit, Mr. Linnæus d. Mrs. de l'Académie Royale des Sciences de Paris ont rendu un très glorieux témoignage à Mrs Stébelin, Père & Fils Professeurs à Bâle e. Parmi les grands Botanistes d'aujourd'hui, M. Jean Gesner, Professeur en Physique & en Mathématiques, à Zurich, tient un rang considérable. Mr. Albert Haller, de Berne, Médecin du Roi de la Grande Bretagne, Professeur de Botanique, d'Anatomie & de Chirurgie à Göttingen, Membre de la Société Royale des Sciences d'Angleterre & de Suède, met présentement le comble à la gloire des Botanistes

a Tournefort. El. de Bot. p. 10. Linnæus. p. 27. Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes illustres. Tom. XVIII. p. 214 b Linnæus. p. 29. c Dicit de Moreri. Ed. de Bâle. d Linnæus. Bibl. Bot. p. 31. e Mémoires de l'an. 1719.

tes Suisses. La Bibliothèque Botanique de *M. Seguiet*; p. 80. indique ce qu'il a déjà publié sur les Plantes : Nous avons aussi déjà parlé de lui, dans plusieurs de nos Journaux ^a. Mais de tous ses Ouvrages, le plus considérable, à tous égards, & qui par là mérite le plus l'attention des Curieux, c'est celui que nous avons annoncé au Mois d'Octobre passé; p. 93. Il est donc juste qu'on le fasse conoitre ici un peu plus particulièrement.

L'Ouvrage en question est dédié à S. A. R. le Prince de *Galles*. Sans cette Dédicace, de même que sans la Préface, la Table des Auteurs de Botanique & des Editions dont on s'est servi, & celle des nouvelles Classes & Genres des Plantes, il contient 794. pages, *in folio*. Il est divisé en deux Tomes, & imprimé sur grand papier blanc & avec de beaux Caractères, à *Göttingen*. Il y a 24. belles Planches en cuivre, qui représentent dans leur naturel 76. Plantes, des plus rares. Voici le Titre général de ce Livre : *D. ALBERTI HALLER Archiatri Regii & Electoralis, Med. Anat. Chir. Bot. P. P. O. Soc. Reg. Angl. & Suec. Sod. Enumeratio Methodica Stirpium Helvetiæ indigenarum, Qua omnium brevis Descriptio & Synony-*

^a Juillet 1734. p. 59. Aout 1734. p. 40. Février 1735. p. 94. Aout 1740. p. 172. Septembre 1740. p. 303. Octobre 1741. p. 1020.

nonymia, *Compendium Virium medicarum*, *dubiarum Declaratio*, *novarum & variorum uberior Historia & Icones continentur*: C'est-à-dire : Enumération méthodique des Plantes naturelles de la *Suisse*, qui contient une brève Description de chacune, leurs Synonymes, leurs Vertus médicinales en abrégé, des Explications sur celles qui sont douteuses, & une Histoire plus étendue, avec des figures, de celles que l'on a nouvellement découvertes, ou qui sont rares; par *Mr. le Docteur HALLER*, &c. chés *Vandenboek*. 1742.

La Préface, en 14. pages, parle de la *Suisse* en général; des Botanistes qui ont pris naissance ou qui ont herborisé dans ces Contrées, & des endroits ou quartiers qui y restent à parcourir.

La Nature a donné aux Plantes divers Caractères, au moïen desquels on peut les ranger par Classes & par Genres, & les connoître, même jusques à leurs Espèces: On donne le nom de *Système de Botanique* à un tel Arrangement méthodique. Celui qui est le plus conforme à la Nature est, sans contredit, le meilleur & le plus recevable.

Plusieurs grands Botanistes ont travaillé à de tels Systèmes. *André Césalpin*, Professeur à *Pise*, & ensuite Médecin du *Pape Clé-*

Clément VIII. a ébauché le premier. *Robert Morison*, Anglois, Médecin de *Charles II.* & Professeur à *Oxford*; *Jean Rai*, savant Ministre du St. Ev. fameux Botaniste & Phisicien Anglois, mort en 1706. & *Paul Herman* célèbre Professeur à *Leide*, ont beaucoup avancé l'ouvrage du Système de Botanique, par les nouvelles Observations qu'ils ont faites, principalement sur les Fruits. Après eux sont venus *Auguste Quirinus Rivinus* de *Leipsic*; l'Illustre *Joseph Pitton de Tournefort*, natif d'*Aix en Provence*, & Professeur au Jardin Roïal des Plantes, à *Paris*, & *Jules Pontédera*, habile Professeur en Botanique, à *Padoüe*, qui se sont attachés, savoir le premier sur le nombre des *Pétales* des Fleurs, & les deux autres, sur la Figure de ces *Pétales* & sur les *Fruits*. *Sebastien Vaillant*, né à *Vigni*, près de *Pontoise*, & Professeur Roïal des Plantes, à *Paris* avoit comencé, avec succès, d'autres Observations, pour la perfection du Système Botanique; mais la Mort l'a enlevé trop tôt, à l'âge de 53. ans, l'année 1722. *M Charles Linnæus*, Suédois, travaille aujourd'hui fortement, à *Stokholm* dans les mêmes vuës, aiant déjà donné les Fondemens de son nouveau Système, qu'il établit sur les *Etamines* des Fleurs, & la *Fructification* en général des Plantes, & par le-

quel il s'est déjà fait un grand nom dans la Botanique. *M. Haller* a tiré des Observations & des Systèmes de ces différens Auteurs les Matériaux qu'il a jugé convenables pour bâtir le sien, qui est très instructif & le plus conforme à la Nature.

Il comence par les Plantes les plus simples, c'est-à-dire, par celles qui n'aïant jamais ni *Etamines* ^a ni *Pétales* sensibles ^b, paroissent ainsi à nos yeux destituées de Fleurs, en toute saison, mais produisent seulement une *Semence* très menüe, par laquelle elles peuvent toujours se propager. De là, il passe à celles qui sont pourvuës d'*Etamines* & de *Semences*, mais sans *Pétales*, & finit par celles dont les Fleurs sont les plus composées, ou qui donent des *Etamines*, des *Pétales* & de la *Semence*. En suivant cette Méthode, il s'avance toujours vers celles qui ont le plus d'afinité avec celles qui précèdent. De ces trois Ordres généraux il fait plusieurs Divisions & Subdivisions, auxquelles il done tantôt le titre de *Classe*, & tantôt celui d'*Ordre*, de *Tribut* & de *Famille*.

Les

^a Les *Etamines* sont les Filets qui sont vers le Centre de la Fleur, & qui sont chargés chacun d'un petit Corps, appellé sommet.

^b Les *Pétales* sont les Feuilles de la Fleur elle même; mais qui ne deviennent jamais l'enveloppe de la semence.

Les Noms des *Genres*^a sont tirés la plupart de *Mrs. Tournefort*, *Dillenius*, *Rivinus*, *Micheli*, *Vaillant* & *Linnaeus*. Il y en a aussi quelques uns de *Mrs. Rai*, *Ruppius* & *Boerhaave*. *M. Haller* fait usage de ceux qui sont terminés en *oides*, & en *aster* ou *astrum* : Méthode condamnée par *Mrs. Gronovius*, *Royen*, *Burman* & sur tout par *Mr. Linnaeus*. Outre les Noms qu'il a retenus des bons Auteurs, il en a aussi établi de nouveaux, tels que sont ceux de *Stabelinia*, *Cerberia*, *Echin-Agaricus*, *Agarico-Suillus*, *Agarico-Fungus* &c. Les Caractères des *Genres* y sont fort exactement marqués, dans leur définition. Notre Auteur ne se sert jamais du terme de *Pistille*; mais à l'imitation de *Mrs. Boerhaave* & *Malpighi*, il emploie celui d'*Ovaire* pour la partie inférieure, & celui de *Tube* pour le *Stile*, qui est la pointe ou partie supérieure du *Pistille*. Il seroit à souhaiter qu'il eut numéroté les différens *Genres*, comme il a fait à l'égard de leurs *Espèces*.

Par rapport aux *Espèces*^a des *Genres* de
Plan-

a Un Genre de Plantes, c'est l'amas de plusieurs Plantes, qui ont un Caractère commun établi sur la Structure de certaines parties, qui distingue essentiellement ces Plantes de toutes les autres.

b On appelle *Espèces* de même Genre de Plantes, toutes celles qui outre le Caractère générique ont quelque chose de singulier, que l'on ne remarque pas dans les autres Plantes du même Genre.

Plantés, *M. Haller* rapporte exactement à chacune les *Sinonimes* de tous les Auteurs; come *Gaspar Baubin* l'a fait dans son *Pinax*. Jamais *Conrad Gesner* n'y est oublié, & avec raison. Quoique ces *Sinonimes* soient souvent nombreux, allant quelques fois à 24. ou 30. on ne laisse pas que de marquer, à la fin de chacun, la page de l'Auteur d'où il est tiré, si l'on excepte le *Pinax* de *G. Baubin*. *Tournefort* est souvent cité, avec la page, immédiatement sous le nom générique. A la tête des *Sinonimes* des autres Auteurs, *M. Haller* met presque toujours le sien propre, dans lequel il exprime ingénieusement & avec beaucoup de précision les Caractères de l'Espèce. Il ne multiplie point les Espèces; mais il réunit aux véritables, avec grand soin, celles qui n'en sont que des variétés. Si parmi les *Sinonimes* des Auteurs il en rapporte quelques unes de celles ci, elles sont marquées par des Lettres grecques. Au bas de chaque Espèce, il a toujours soin d'indiquer les endroits de la Suisse où cette Espèce croît. Le *Creux du Vent*, la *Grandvi*, la *Fauconnière*, *Chasseral*, *Chasseron* & divers autres quartiers de cette Souveraineté de *Neuchâtel* & *Valangin*, qui est très riche en beaux Simples, y sont souvent cités. Si la Plante est rare, le nom de l'Ami de l'Auteur, qui la lui a fournie, est aussi rapporté.

On

On y trouve de plus, presque toujours, une Description courte, mais exacte, qui fait facilement reconoitre l'Espèce en question.

Enfin quand les Plantes usuelles se présentent, il en marque aussi les Vertus Médicinales, tirées, avec choix, des meilleurs Praticiens.

On fait par cet Ouvrage, que le nombre des *Genres* des Plantes conuës & naturelles à la *Suisse*, se monte à 513. lesquels renferment 2156. Espèces; ce qui fait le double, à 38. près, de celles que *M. Tournefort* a marqué naître aux environs de *Paris*, dans une étendue de 30. lieuës de diamètre Ce nombre surpasseroit encore de beaucoup celui de *Paris*, si on réduisoit les variétés des Plantes de *Mr. Tournefort* à leurs propres espèces, come l'a fait *M. Haller* à l'égard de celles de la *Suisse*.

Tel est en général le Livre que nous annonçons. Nous donnerons un Précis du Système lui même, le Mois prochain. Ceux qui aiment la Botanique utile ou pharmaceutique, ou qui ne cultivent la Science des Plantes qu'autant qu'elles font partie de l'Histoire naturelle, doivent également goûter un Ouvrage de cette nature.



ABREGÉ HISTORIQUE

*De la Vie de M. BOURGUET, Professeur
en Philosophie & en Mathématiques à
Neuchâtel, décédé le 31. Décembre
1742.*

LA Mémoire des Persones Illustres par leur Savoir, ou par leur Pieté, doit être précieuse à tous ceux qui aiment les Sciences ou la Religion. On ne fera donc pas fâché de voir dans nôtre Journal quelques particularités de la Vie de M. le Professeur BOURGUET, autant estimable par ses rares & vastes connoissances, que par sa solide Pieté & par les excellentes qualités de son Cœur.

Mr. LOUIS BOURGUET naquit à Nîmes le 23. Avril 1678. Il étoit Fils aîné de Mr. *Jean Bourguet*, Négociant, & de Dame *Catherine Rei*, l'un & l'autre de la Religion Reformée. Ces deux Familles ont produit des Théologiens, des Jurisconsultes, des Médecins, & des Homes qui se sont distingués dans le Militaire.

Le Père de Mr. *Bourguet* eut beaucoup de soin de son Education. On cultiva d'abord

bord sa Mémoire , qui étoit excellente. A l'âge de trois ans il possédoit ce qu'il y a d'Historique dans le Vieux & le Nouveau Testament ; & il conserva toute sa vie le souvenir de la grande Comète , qui parût en 1680. Sa Famille fut du nombre de celles , que la Révocation de l'*Edit de Nantes* contraignit de sortir du Roiaume de France. M. *Jean Bourguet* , sa Femme & ses Enfans quittèrent *Nimes* au Mois de Septembre 1685. avec beaucoup de précipitation , aiant été avertis , la veille de leur départ , que les Dragons devoient y ariver le lendemain. Ils abandonèrent ainsi presque tous leurs Biens , préférans sans hésiter la Liberté de Conscience , aux Etablissmens & aux Avantages dont ils jouissoient dans leur Patrie. Cette pieuse Famille se rendit d'abord à *Genève* & dès là à *Lausanne* , où Mr. *Jean Bourguet* fixa son séjour pour quelque tems.

En 1686. il envoïa son Fils à *Zurich* , pour y apprendre la Langue Allemande , & peu après il s'y rendit lui même pour y former son Etablissement. En 1688. M. *Louis Bourguet* possédant la Langue Allemande , comença à fréquenter le Collège , & il aprit la Langue Latine.

L'Année suivante une partie de sa Famille se rendit à *Casteigna* , Village des
Gri-

Grisons, pour y établir une Manufacture d'Etofes de foïe. Mr. *Bourguet* continua d'y étudier la Langue Latine sous le Pasteur du Lieu. En 1690. il revint à *Zurich*, où il fut occupé dans le Négoce & dans les Fabriques, que son Père & ses Oncles y avoient établi dès l'Année 1687. Et pour le dire ici en passant; C'est surtout à Mrs. *Jean & Jaques Bourguet*, de même qu'à Mr. *Jean Rey*, que la Ville de *Zurich* est redevable de l'établissement des Métiers de Bas, des Manufactures de Mouffeline & d'autres Etofes, qui ont rendu le Commerce de *Zurich*, un de des plus florissans de la *Suisse*. C'est là un fait qui n'est point ignoré, & dont on peut voir de plus grandes particularités dans le Dictionnaire de Commerce, Edit. de Genève 1742. Tome I. Colone 1026.

Mr. *Rey*, Oncle de Mr. *Louis Bourguet*, étant mort en 1692. celui ci reprit ses Etudes, qui avoient souffert quelqu'interruption, par son application au Commerce, & il les continua les années suivantes. Il commença dès lors à s'appliquer à la conoissance des Médailles, dans laquelle il s'est extrêmement distingué. Le goût pour ce genre d'Etude lui vint, à l'occasion d'une Dissertation de Mr. *Terrin*, sur deux Médailles de *Mausole & Pixodore*, Rois de *Carie*, inserée dans le *Journal des Savans* de 1685.

Il s'attacha aussi à la lecture de différens Ouvrages de Littérature, d'Antiquités & de Voïages.

Il quita le Collège de *Zurich*, en 1696. mais il n'abandonna point ses Etudes, & il amassa dès lors quelques Médailles & autres Antiques.

En 1697. il fit un Voïage en *Italie* avec son Père, qui y alloit pour les Affaires de son Commerce. Il vit à *Milan*, la Bibliothèque de *St. Ambroïse*; à *Vérone*, le Cabinet *Moscardi*, & les Antiquités de la même Ville. Il fit conoissance avec l'Illustre Chevalier *Bianchi*, fameux Antiquaire, duquel, ainsi que de diverses autres personnes, il aquit plusieurs Médailles, & quelques Manuscrit Latins & Grecs. Il amassa aussi à *Venise* d'autres Curiosités. Mais il manqua un *Manuscrit Cophte*, du Vieux & du Nouveau Testament, en cinq Tomes petit folio. C'est le même que le Père de *Montfaucon* acheta quelques Années après, & dont il parle dans son Voïage d'*Italie*. Mr. *Bourguet* à son retour séjourna jusques en Avril 1699. à *Bolzano*, où il comença d'apprendre l'*Hébreu*, d'un Juif qui y étoit établi. Il étudia alors les Prophéties, à l'occasion du Livre de Mr. *Jurieu* sur l'*Apocalipse*. Il aquit à *Bolsano* quantité de Médailles.

Après

Après son retour à *Zurich*, qui fut la même année, les hautes Montagnes, couvertes de neige, qu'il avoit passé, lui fournirent matière à quantité de Réflexions. Son imagination lui représenta quelques irrégularités dans ces Objets; & il lui survint à cette occasion quelques doutes sur la Religion, qui l'engagerent à en étudier plus particulièrement les fondemens. Il lût divers excellens Traités sur cet important sujet, pendant cette Année & la suivante. Et come il cherchoit sincèrement la Vérité, les Lumières qu'il aquit par ces nouvelles Etudes, en lui rendant sa première tranquillité, dissipèrent ses doutes pour jamais. Il est même probable, que l'on doit à ces doutes, les excellentes & curieuses Observations que Mr. *Bourguet* fit dès lors sur la Formation & la Théorie de la Terre.

Il ne discontinuoit pas cependant ses Etudes sur les Médailles, & sur les Antiquités. Ce fut à cette occasion qu'il eut en 1700. une Correspondance avec le célèbre Mr. *Sebastien Fesch*, de *Bâle*. La même année L. L. E. E. de *Zurich*, aiant congédié les Réfugiés, qui comerçoient dans leur Ville, la Famille *Bourguet* se sépara; une partie alla s'établir à *Francfort* sur le *Mein*, & le reste à *Berne*.

Au Mois de Mars 1701 Mr. *Bourguet* fit un

un second Voïage en *Italie* avec son Père: En Mai il se rendit à *Vérone*, où il demeura jusques en Août, & il y expliquoit la *Mischna*, sous un Jeune Juif. Il aquit encore dans cette Ville plusieurs Médailles du Prince de *Ligni* & d'autres Persones, come aussi divers excellens Tableaux, quelques Manuscrits, des Livres Hébreux & Arabes &c.

Etant à *Venise* la même Année, il s'y trouva une Avanturière Juive, qui se donoit pour une Comtesse Allemande: Elle trouva moïen de faire prendre à Table à Mr. *Bourguet*, quelques Drogues qui faillirent à l'empoisonner; & qui l'ayant profondément endormi donèrent lieu aux Complices de cette malheureuse, qui passoient pour Gens de sa suite, de le voler. Il retourna à *Vérone* en Octobre, d'où il se rendit à *Bolzano*, & dès là à *Berne* avec son Père.

En 1702. Mr. *Bourguet* épousa Demoiselle *Susanne Jourdan*, fille de Mr. *Claude Jourdan* de *Marvéjole* en *Gevaudan*, retiré à *Neuchâtel* depuis le Réfuge: Il l'avoit vüe à *Zurich* en 1696. & dès lors il avoit conçu pour elle beaucoup d'estime & une inclination fondée sur un vrai mérite, & une solide piété.

Cette même Année Mr. *Bourguet* vendit

516. Médailles tant Grèques que Romaines au célèbre Mr. *Alphonse Turretin*, Professeur à *Genève*, & près de 200. à Mr *JEAN LOUIS DE GRAFFENRIED*, de *Berne*.

Le 25. Aout 1702. Mr. *Bourguet* fit un troisieme Voiage en *Italie*, d'ou il revint à *Berne* sur la fin de l'Année.

En Août 1703. il retourna encore en *Italie*. Il alla par *Zurich*, *Coire*, la *Haute Enguédine*, *Zernet*, *Ste Marie*, & la *Valée d'Esteland*, où coule l'*Adige*. Il prit cette Route, à cause de la Guerre qu'il y avoit dans ce tems, entre l'Empereur & la France. Les Troupes de cette dernière Courone formoient alors le Siège de *Trente*. Il fit quelque séjour à *Vérone* & à *Venise*, où il amassa plusieurs Livres & Manuscrits en Langues Orientales & en Langue Sclavone. Il revint à *Berne* sur la fin de Novembre.

Mr. *Bourguet* quita *Berne* en 1704. pour s'établir à *Neûchâtel*. Il fit part à quelques Savans avec qui il étoit en Correspondance d'un Plan qu'il s'étoit fait pour une *Histoire Critique de l'Origine des Lettres*: On l'encouragea de travailler à cet Ouvrage, & dès lors il amassa quantité de Matériaux & des Alphabets de toutes sortes d'Ecritures, pour remplir son dessein.

L'Année 1705 il fit un nouveau Voïage à *Vérone*, & il acheta des Juifs & d'autres
Per-

Persones , quantité de Livres curieux , manuscrits & imprimés , en Hébreu & en diverses Langues , parmi lesquels il y en avoit plusieurs dont il pouvoit faire usage pour son *Histoire Critique de l'Origine des Lettres*. Il y acheta aussi quelques Médailles.

L'Année suivante Mr. *Bourguet* alla à *Berne* & à *Zurich* , où il se procura divers Livres rares. Il envoya à Mr. *Ernest Jablonski*, Premier Prédicateur du Roi à *Berlin* , diverses Leçons recueillies d'un beau Manuscrit des Pseaumes , en Hébreu , qu'il avoit collationé avec la Bible , que ce Savant Théologien avoit fait imprimer. Mr. *Bourguet* continua ses Recherches sur la Philologie Orientale.

Le 14. Juin 1707 il partit de nouveau pour l'*Italie*. Il se rendit à *Bolzano* , par *Berne* , *Zurich* , *St. Gal* , *Apenzel* & le *Tirol*. Il arriva à *Vérone* , sur la fin de Juillet , & dès là il se rendit à *Venise* , où il resta jusques à la fin de Novembre , qu'il partit avec un de ses Frères , * pour *Rome*. Ils comencèrent leur Voïage par Eau , mais le Vent contraire les obligea de prendre leur Route par Terre , depuis *Cervia Nova* , jusques à *Ancone* , & dès là ils passèrent l'*Apennin*. Ils virent plusieurs Antiquités à *Rimini* , à *Ancone* , & dans d'autres Villes sur la route. On leur montra entr'autres à *Lorette* , l'*Ecuelle* dans laquelle on suppose que la Ste. Vierge mangeoit. Mr.

Bour-

* Mr. Jean Bourguet , actuellement à Londres.

Bourguet, remarqua que du côté de l'éfort de la main, le Vernis & la Terre se rongeoient par le frottement des Chapelets & des Rosaires. Cela lui fit soubçonner, qu'on la remplaçoit de tems en tems. Il la prit des mains du Prêtre qui la lui ofroit à baiser, & il observa que c'étoit une de ces Ecüelles communes, qu'on vend au marché dans divers endroits d'Italie. Le Prêtre, surpris de sa trop curieuse hardiesse, lui dit, qu'il n'étoit permis qu'aux *Sacerdoti* de la toucher. Mr. Bourguet qui étoit entré dans le Sanctuaire posa alors doucement cette Relique dans une espèce de Vase de Bois, garni de Coton, où les Religieux de cette riche Chapelle la tiennent.

Mr. *Bourguet* arriva à Rome quelques jours avant Noël, & il y resta jusques en Février 1708. On a de sa main une Relation de ce Voïage, qui renferme entr'autres des particularités très curieuses & très intéressantes sur les Antiquités, les Bibliothèques & les autres Raretés de cette Capitale du Monde. Le Monument antique, qui lui causa le plus de plaisir, fut l'*Arc de Triomphe de Titus*, où l'on voit la figure de la Table, du Chandelier, des Trompettes & des Vases de l'Encens du Temple de *Jérusalem*. Il reçût diverses marques d'estime & beaucoup d'honêtetés de Mrs. *Bianchini* & *Fontanini*. Ils lui donèrent plusieurs Inscriptions & figures en Bas relief ou Statuës Etrusques. Il copi

chez Mr. *Bianchini* un des cotés d'une Table d'*Eugubio* en Caractères Etrusques, & Mr. *Fontanini* lui laissa prendre dans la Bibliothèque du Cardinal *Impériali*. les Légendes des Médailles Etpagnoles du Livre de *Lafzanoza*. Il eut plusieurs Conversations avec d'autres Savans, & surtout avec les R. P. *Tolomei*, *Bouchet* & *Bonanini*, Jésuites. Le Père *Bouchet* avoit été plus de 20. Ans Missionnaire dans le Roïaume de *Madure*. Mr. Bourguet comprit, par les discours de ce Jésuite, que les Missionnaires de cette Compagnie allient quelques Cérémonies des Païens au Culte qu'ils tachent d'y introduire, & cela, *disent ils*, pour attirer les Idolatres au Christianisme. Il communiqua à ces Pères une Lettre qu'il avoit écrit au P. *Bouvet* à Péking, * & ils en firent passer une nouvelle Copie dans cette Capitale de la *Chine*. Mr. *Bianchini* fit aussi tirer une Copie de cette Lettre pour son usage. Mr. *Fontanini* avoit alors reçu la nouvelle Edition de l'Ouvrage de Mr. *Spanheim*; ** & à cette occasion il observa que Mr. Bourguet s'étoit rencontré avec le Savant *Allix*, par rapport à l'explication des Lettres qui paroissent dans le Champ des Médailles Samaritaines. Il fit l'aquisition de plusieurs Li-

N vres

* Cette Lettre est imprimée dans le Mercure Suisse de Mars 1734.

** De *Præstantia & usu Numismatum*.

vres en Langues Orientales, imprimés à la *Propaganda*. Mr. *Rossi*, Directeur de cette Imprimerie lui fit présent de quantité d'Alphabets en diverses Langues, de la Table d'*Hepburnus*, & de celle des Alphabets de la *Propaganda*. Mr. Bourguet, de son côté, lui rangea l'Alphabet des *Brachmanes*, dont la *Propaganda* a plusieurs Lettres, mais qu'elle n'a jamais employées.

Mr. Bourguet aiant satisfait sa Curiosité à *Rome*, & eu diverses Conversations avec d'Illustres Savans, quitta cette Ville, & en remporta l'estime de tous ceux qui eurent occasion de conoitre sa vaste Erudition.

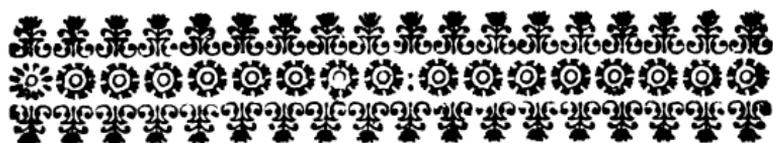
Mrs. les Frères Bourguet retournèrent à *Venise* par *Florence*. Ils y trouvèrent Mr. *Magliabecchi* indisposé; ce qui les empêcha de voir la Bibliothèque de St. Laurent. Ils visitèrent cependant la Galerie du Grand Duc. De *Florence*, ils allèrent à *Bologne*, à *Modène*, & à *Ferrare*, où ils virent toutes les Curiosités qui pouvoient être dignes de leur attention.

Mr. Bourguet revint à *Neuchâtel* sur la fin de 1708. Il n'y avoit pas long-tems qu'on avoit acordé l'Investiture de cette Souveraineté à S. M. FREDERIC I. Roi de *Prusse*. Mr. le Comte de *Metternich*, son Ambassadeur Plénipotentiaire y étoit encore. Nôtre Savant fut retenu un jour à la Table de ce Ministre, qui s'entretint ensuite long-
tems

tems avec lui. Mais le Caractère de sincérité & de candeur de Mr Bourguet ne s'acomodant pas de ceui de ce Grand Politique, qui ne lui parut avoir aucune disposition a favoriser les Lettres, ses Amis ne purent l'engager dès lors à se rendre au Château, pour y faire sa Cour, & il aima mieux se concentrer dans son Cabinet avec ses Livres.

Mr. Bourguet reçût, à peu près dans ce tems là, la *Clef Chinoise* de Mr. le Docteur *Mentzel*, qui lui fut envoyée par Mr. *Daniel Ernest Jablonski*, & dont il tira Copie. Peu auparavant Mr. Bourguet avoit fait présent à Mr. *Jablonski* d'un Ouvrage rare en Hébreu, intitulé, *Livre des Faits de Jesus*.

L'Année 1709. Mr. Bourguet parcourut les Montagnes de la Souveraineté de *Nesuchâtel* & *Valangin*. Ce petit Voiage, qui est rempli d'Observations curieuses sur l'Histoire naturelle de nôtre Pais, mérite bien que nous nous y arrêtions un peu. Mais come il doit y avoir des bornes aux Pièces que nôtre Journal renferme, nous renvoions la suite de celle ci à un autre Mois.



S U I T E

Des Réflexions sur les Procédures faites contre la Ville de THORN, commencées dans le Journal de Décembre 1742. p. 35.

LES Puissances Protestantes, & plusieurs de la Communie Romaine, regardérent la funeste catastrophe arrivée à *Thorn*, come l'opprobre de la Raison humaine. Il paroïssoit que le Roi de Prusse & les Princes Garans de la Paix d'*Oliva* alloient en prendre une satisfaction éclatante; mais la mort de l'Empereur PIERRE LE GRAND, & les renvois que le Roi de la *Grande Bretagne* proposa, garantirent la *Pologne* des Opérations de Guerre dont elle étoit menacée. La Cour de *Varsovie* présenta des ouvertures de pacification, pour retarder les exécutions projetées. C'est ce qui engagea S. M. Pr. d'employer la Voie de la Négociation, pour faire rendre à l'infortunée Ville de *Thorn* les Libertés spirituelles & temporelles, qui venoient de lui être enlevées. Cet objet lui tenoit fort a cœur, & il s'en présenta bientôt d'autres non moins importants, qui partagèrent ses soins infatigables pour la conservation de la Religion Protestante.

Diverses Eglises de cette Communie, en *Pologne*, en *Allemagne*, en *Hongrie*, en *Stirie*, en *Transilvanie*, & jusques aux Frontières de l'Empire Ottoman, se

se virent menacées, d'une Persécution, qui paroiffoit devoir les exterminer. Malgré les Traités les plus solennels, on avoit enlevé 128. Eglises aux *Non-Conformistes de Pologne*, & on ne gardoit aucune mesure avec eux. Le Roi de Prusse intervint en leur faveur de la manière la plus forte, & il fut même fécondé par l'Ambassadeur du Roi de France.

Dans le même tems, on vit s'élever en *Europe* certaines Vapeurs qui la menaçoient d'un Orage général. On ne parloit que de vastes Projets & de grands préparatifs de Guerre. Une fermentation, qui trauspiroit du Cabinet des Princes mit en perpléxité tout le monde. Il n'y eut jamais dans un Siècle, deux Lustres tels que ceux qui suivirent l'Année 1724. pour produire un si grand nombre de Traités entre les Princes de différente Comunion, & pour susciter tant de persécutions & de collisions contre les Protestans. Le Roi de Prusse se vit obligé d'y prendre part. Il y est appellé de tous côtés, & il y acourt.

Les Affaires paroiffoient en 1726. vouloir prendre une tournure favorable en Pologne, pour les Protestans. La Diette de *Grodno* passa une Constitution portant que les *Dissidens & Non-conformistes* seroient maintenus dans le libre exercice de leur Religion par tout le Roïaume. Cependant les Négociations dans cet Objet ne finirent pas alors. Le Nonce du Pape en Pologne, & le Clergé les traversoient; mais le Roi AUGUSTE écouta plutôt les justes Remontrances de ses Sujets Protestans, & les Recomandations des Puissances de cette Comunion, que le zèle persécuteur de ces Eclésiastiques. Ce Prince ordona au Primat & aux principaux Sénateurs de tenir la main à l'exécution des Loix qui confirmoient la Liberté de Conscience, & d'empêcher que les *Non-Conformistes* fussent inquietés par le Clergé Romain. Cet Or-

Ordre fut suivi immédiatement d'une Entrevue que les Rois de Prusse & de Pologne eurent ensemble.

Tous les Souverains en général devroient ainsi révéler des sentimens de Tolérance & de Charité, si conformes à l'Esprit de l'Evangile; sur tout en faveur de ceux qui professent la Religion Chrétienne, qui ont une Confession de Foi convenüe, un Corps Systématique de Doctrine, & une soumission parfaite aux Loix de l'Etat.

Les Polonois spécialement, ne sauroient s'en écarter, sans donner atteinte aux Constitutions fondamentales de la République; & les Princes d'Allemagne y sont engagés d'une façon particulière par la Paix de *Vestphalie*.

Cet Esprit de Tolérance & de support s'est fait même remarquer en plusieurs Papes. P I E V. écrivit à *Schah-Tecmassem*, Roi de Perse; à *Mutahar*, Schérif de la *Mèque*; & à *Menna*, Empereur des *Abissins*, pour les faire entrer en Alliance avec les Chrétiens d'Europe: Et quoi que ce dernier fut Ennemi juré des *Latins*, ce Pontife l'appelle *son très cher Fils en Jésus-Christ*, & il lui donne, dit-il, ce Conseil, afin qu'il puisse étendre les bornes de ses Etats à la gloire de J. C. & à l'avancement de la Religion Chrétienne.

Les Pères de l'Eglise sont exprès contre la Persecution. *Lactance*, l'un des plus éloquens des Latins, reprochoit aux Païens leur cruauté: *Que la Pensée*, dit-il, *est dérèglée, qui fait égarer ces Misérables! Ils croient bien qu'il n'y a rien dans le Monde qui soit préférable à la Religion, & qu'il faut la défendre de toutes ses forces; mais come ils sont dans l'erreur, à l'égard de la Religion, ils se trompent aussi dans la manière de la défendre**. Ce Père regardoit

les

les violences , les cruautés, & tout ce qui détruit la Liberté come des Moïens odieux & exécrables. Il aimoit mieux tolerer que détruire : Il favoit qu'il ne peut y avoir aucune sûreté dans la Societé Civile ou Religieuse , sans les Engagemens qui la forment ; qu'il n'y a aucun Engagement sans le Consentement & la Liberté qui les font naitre , non plus que sans la Foi qui les fait subsister ; & qu'il n'y a ni Foi ni force sans la Conscience , ni aucune Conscience sans la Religion.

TERTULLIEN s'adressant à *Scapula*, Préfet de *Carthage*, s'exprime ainsi : *Les Hommes ont naturellement le Droit de servir telle Divinité qu'il leur plait. . . La Religion doit être embrassée volontairement & non par une suite de force. Dieu demande des Sacrifices qui partent d'un Cœur qui agit librement. . .*

Les Romains faisoient fleurir la Religion de l'Etat, mais ils ne laissoient pas de punir ceux qui profanoient les Temples des Nations vaincues. Ils réunissoient la Sagesse, la Justice & la Politique, sachant que la Religion lie la Conscience, mais que la Conscience, à mesure qu'elle est plus libre, entretient une plus exacte fidélité. En éfet une Conscience libre, une Conscience éclairée, respecte toujours la force de ses Engagemens, & le véritable respect ne souffre aucune contrainte.

L'Illustre Mr. DE FENELON, Archevêque de *Cambrai*, donnoit entr'autres pour Préceptes à un jeune Prince, vers l'An 1709. de ne jamais contraindre ses Sujets à changer leur Religion. Nulle Puissance humaine ne pouvant forcer le Retranchement impenétrable de la Liberté du Cœur, la force ne peut jamais persuader les Homes ; elle ne fait que des Hypocrites.

Le célèbre Mr. ESPRIT FLECHIER, Evêque de
Ni-

Nîmes reconoit que la violence & l'opreffion ne font pas des Voies que l'Evangile ait marquées, & dont J. C. se foit servi pour gagner des Ames : Et faifant allufion à un Passage de *Lactance*, qui dit, *Que la Religion ne peut être forcée, & qu'elle n'exige ni contrainte, ni mauvais traitement*, ce Prélat ajoute, *Qu'il faut gagner les Cœurs par le Cœur, & que rien ne conduit fi naturellement à la Vérité que la Charité.*

Mr. l'Abé *Archimbaud* s'exprime ouvertement en faveur de la Tolérance : *Quoi que l'on penfe*, dit-il, *au delà des Monts, les Hérétiques méritent des menagemens, & bien des Gens ne font pas moins révoltés des Lujures qu'on leur dit, que la Cour de Rome des loüanges les plus vraies qu'on leur donne.*

M. le Comte de *Boulainvilliers* condamne les *Maximes* d'une Autorité abfolüe fur la Confcience, & il la regarde come abusive. Le P. *Maimbourg*, Jéfuite, en parlant de la *St. Barthélemi*, condamne lui même la cruauté de *CHARLES IX.* & dit : *Je voudrois de tout mon cœur qu'on eut enfeveli cette malheureufe Journée dans un éternel oubli.*

Mr. de la *Motte*, dans fa *Tragédie des Maccabées*, * apofrophe, en la Perfone d'*Antiochus*, tous les Princes Perfécuteurs :

Mais ne conoiffés vous que ce plaifir barbare ?
Et du Pouvoir des Rois, les Suprêmes Grandeurs,
N'ont-elles rien de doux, que d'éfraier les Cœurs ?
Oſés faire aujourd'hui l'effai d'une autre Gloire ;
Remportés fur vous même une illufre Victoire :
Faut-il qu'un Nom célèbre entre les Conquérans,
Mêle à tant de Lauriers l'opprobre des Tirans ?

De fi beaux & de fi religieux fentimens ne condamnent-ils pas hautement la Perfécution ? Les Perfécuteurs ne méritent-ils pas les Roües & les Pontences qu'ils emploient pour gêner les Confciences ? Nullement : Ce ne font point là les fentimens de ceux
qui

qui connoissent le vrai Christianisme. La Charité qui en fait l'essence, leur ôte tout Esprit de Vengeance, & elle les engage même, à prier Dieu pour leurs plus cruels Ennemis.

La Diette de *Grodno* prit occasion de ces dispositions chrétiennes, où elle présuinoit que le Roi de Prusse & les Puissances Protestantes se trouvoient, pour s'enhardir contre leurs menaces; & on y insinua que leur Religion ne leur permettoit pas de mettre ces menaces en exécution. Mais les Seigneurs de la Diette confondoient la qualité que ces Princes prenoient de *Frères en Christ des pauvres Otrimer de Thorn*, avec celle de Garants du *Traité d'Oliva* & des autres Actes dressés en faveur des Protestans.

Toutes les justes plaintes portées contre les Seigneurs Polonois, ne doivent cependant pas encore nous éloiger du respect dû au Caractère public dont ils étoient revêtus, & à celui qu'ils pouvoient avoir d'être réputés Gens de bien. A combien de surprises ne sont pas exposés ceux qui sont constitués en Autorité, & qui exercent la Justice & la Police dans un Etat? La recommandation, la prévention, les mensonges, les rapports legers & indiscrets, les faux témoignages, ne font-ils pas souvent rendre des Jugemens injustes? Aporte-t'on toujours dans les Affaires publiques l'attention qui est nécessaire? N'est-on point impatient, & en y travaillant ne regrette-t'on pas un tems que l'on destinoit aux plaisirs?

Que si l'on peut envisager ce qui s'est passé à *Grodno* ou à *Thorn* avec des sentimens de charité, il y a cependant, dira-t'on, un mal & un très grand mal, qui doit se trouver quelque part. Ces criantes, ces injustices ont leur Auteurs: Ce sont les Jésuites: Ne mériteroient-ils pas de subir toutes les peines qu'ils ont fait souffrir à des Innocens? Leurs
 seu-

sentimens & leur conduite ne doivent-ils pas être regardés avec exécration ? Nullement encore. Toutes les extrémités sont dangereuses. La Charité n'a pas des bornes si resserrées ; elle a toujours un petit lieu de réserve , pour l'Innocence. Quelques Scélérats ont pû doner à cette malheureuse Afaire l'activité qu'elle a eüe ; la prévention & un zèle impétueux peuvent avoir doné lieu à toutes ces iniquités. Mais cette prévention, ce zèle furieux, ces sentimens outrés, sont toujours envisagés par de vrais Chrétiens, avec les sentimens de Charité que l'Evangile leur prescrit.

Il n'est pas présomable cependant que l'on blesse la Charité, ni que l'on fasse tort à ces Messieurs, en les acufant de se soumettre trop aveuglement à l'Empire des Préjugés. Leur conduite le démontre. A quoi aboutit leur zèle persécuteur ? A dominer sur l'Esprit des Protestans & à aquerir leurs Bénéfices. Tous ceux qui sont animés d'un Esprit d'Ambition & d'Interêt, sont toujours dans un Aveuglement extraordinaire, & ils ne peuvent que se porter aux plus grands excès. C'est à ces vües ambitieuses & interessées du Clergé que les Princes Protestans ont atribué la Catastrophe de *Thorn*, & toutes les Persécutions suscitées contre les Non-Conformistes. Des Procédés si contraires non seulement à la Religion, mais même à l'Humanité sont blamés par toutes les Persones judicieuses de toutes les Comünions. Voici come un célèbre Poète Catholique Romain s'exprime à cet égard.

Et périsse à jamais l'affreuse Politique,
 Qui pretnd sur les Cœurs un Pouvoir despotique,
 Qui veut, le Fer en main, convertir les Mortels,
 Qui du Sang hérétique arrose les Autels,
 Et suivant un faux Zèle & l'Interêt pour guides,
 Ne sert un Dieu de Paix que par des Homicides ?

Mais

Mais cette Tiranie sur les Esprits & sur les Cœurs, cette Cruauté sur les Corps, cette déprédation sur les Biens, exercées à *Thorn* ne seront elles jamais vengées ? Cette Question se trouve judicieusement & religieusement décidée par S. M. Pr. Elle même, dans une Lettre écrite au Roi de Pologne le 9. Janvier 1725. où ce Prince s'énonce ainsi : *Je laisse à la Sagesse de Dieu la Vengeance d'une Action si énorme & si barbare. Cependant come l'on n'est pas encore assouvi de l'effusion de tant de Sang innocent, qui crie Vengeance devant Dieu . . . & que l'on entreprend d'attenter sur les Eglises, les Ecoles & le Magistrat de la Ville de Thorn ; . . . je ne puis me dispenser d'exhorter fortement V. M. à l'Observation d'un Point si capital du Traité d'Oliva &c.*

La Justice du Roi de Prusse à l'égard de ce qui étoit réparable, & sa Pieté par rapport à ce qui ne l'étoit pas, distinguent ici ce Souverain d'une manière bien glorieuse. Sa soumission aux Ordres de la Providence est proprement un Appel porté devant le Tribunal invisible, qui prend conoissance des Jugemens les plus absolus des Princes & des Magistrats, & qui leur fait porter la peine de leurs Injustices. Suivant ces idées il sera facile de faire une juste application des Faits que l'on va indiquer.

Auguste II. Roi de Pologne meurt en 1733. Deux grands Princes sont élus : Il y a scission : La Guerre Civile s'allume ; les Magnats se batent & se déchirent ; le Fer & le Feu désolent les Palatinats ; les Ruiffeaux de Sang coulent ; les Brigandages mettent le comble à tous ces malheurs & réduisent enfin une partie des Peuples aux dernières extrémités. *Dantzic*, suivant ses Constitutions reçoit le Concurrent qui le premier lui a donné avis de son Election : Elle est allégée ; elle est prise : Le *Frimat* y est fait Prisonnier & en-
voig

voïé à *Thorn*. Si la source du Sang des dix Victimes qui y avoient été immolées étoit tarie, les Larmes de leurs Veuves & Orphelins ne l'étoient pas: Ce Prélat pût encore les voir & entendre leurs cris & leurs gémissemens. Quelles ne dûrent pas être alors ses Réflexions! Il envisagea sans doute bien différemment l'Exécution qu'il avoit apellée *Sainte*, & qu'il disoit mériter les loüanges du Genre-Humain. Il fut quelque tems sans vouloir se soumettre au Vainqueur. & il protesta sur son Caractère de Prêtre, sur sa Dignité Primatiale & sur son Hneur, qu'il n'étoit pas en état de violer le Serment prêté à Dieu & à son Roi, quand même il devoit perdre la Vic. Cependant la crainte d'un Exil en *Ukraine*, dont il fut menacé, lui fit changer cette ferme résolution, & elle l'engagea à faire ses soumissions à AUGUSTE III.

Les Cruautés & les Persécutions seront à jamais condamnées par le Tribunal invisible, où l'Esprit de Vérité, d'Ordre, de Lumière & de Justice règne uniquement. La Connoissance de la Volonté de Dieu, qui nous fait répondre à ses vûes, & la Paix qui en est une suite, sont des Biens que tous les Homes ont droit de posséder: Peuvent-ils se les ravir, sans violer les Loix de la Nature & du Christianisme, & sans encourir la Vengeance de ce Tribunal redoutable, auquel ils sont tous soumis?

Des Paiens mêmes sentoient ces Vérités, & manifestent des idées très pures sur la force & la liberté de nos Ames. Ils méprisoient le Corps, qui n'est destiné qu'à la Servitude & à l'Esclavage; mais ils regardoient l'Ame come étant faite pour la Grandeur, l'Indépendance, & le Comandement. Le Corps, disoient ils, n'a de prérogative que de nous rendre semblables aux Bêtes; mais l'Ame nous rend

sem-

semblables aux Dieux *. Que cette Pensée est sublime ! Ne l'admirerons nous pas dans le Président *Rosner*. Ce vénérable Vieillard conduit au Suplice, répondit aux Jésuites, qui lui ofroient la Vie s'il changeoit de Religion : *Vous aurez mon Corps, mais pour mon Ame, elle appartient à mon Sauveur.*

Tous les Hommes ont reçu de la libéralité du Créateur, & dans une parfaite égalité la faculté de penser : Tous ont été créés à sa ressemblance : Ils sont tous Frères & apellés au même bonheur. C'est cette intime rélation qui fait le principe de tous les Engagemens respectifs dans la Société générale du Genre humain ; c'est elle qui doit être le lien de nôtre Adoration dans la Société de l'Eglise universelle, & de nôtre Culte dans les Eglises topiques & particulières.

Mais les Jésuites de *Thorn* ont foulé aux pieds toutes ces considérations. La sollicitation du Jugement & de son exécution sanguinaire, & toute leur conduite dans cet Ob et n'est-elle pas révoltante, & le Christianisme n'en doit-il pas être affigé ? La Sincérité, l'Equité, la Modération, la Douceur, la Patience, le Support, & toutes les Vertus que la Charité inspire, n'ont-elles pas été bannies dans ces cruelles circonstances ? C'est au moins dans cette idée que le Roi de Prusse, & les Puissances Protestantes envisagèrent la mort des infortunées Victimes de la Passion ou du zèle persécuteur : Plusieurs Princes Catholiques désapprouvèrent cette Exécution sévère & prématurée, & elle déplût souverainement au Pape BENOIT XIII.

Une

* *Omnis nostra vis in animo & corpore sita est, annu imperio, corporis servitio magis utimur, alterum nobis cum dis, alterum cum bellis comune est. SALLUST, Bellum Cat.*

Une autre Autorité respectable pour les Catholiques Romains, qui condanne ces Sentences rigoureuses ; c'est un Décret de GREGOIRE XIII. *. *Tous ceux, dit ce Pontife, qui veulent juger justement, doivent avoir une Balance à la main : D'un côté doit être la Justice, & de l'autre la Miséricorde. Par la Justice, on porte son Jugement contre le Pécheur ; mais par la Miséricorde on en adoucit la peine.*

FREDRICH GUILLAUME, Roi de Prusse ; BENOIT XIII. & GREGOIRE XIII. pensoient également sur les Jugemens dont on est comptable au ROI des ROIS ; & si ce Prince & ces deux Pontifes renaissoient, ils ne balanceroient pas à faire une juste application de cette Prophétie : *L'Egipte sera en désolation & l'Idumée en désert de désolation, à cause de la violence faite aux Enfans de Juda, desquels ils ont répandu le Sang innocent dans leur País. Si on passe aux Evénemens, aux Guerres Civiles, qui ont déchiré la Pologne, n'y trouvera-t'on point l'accomplissement de ces menaces, & ne pourroit-on pas leur dire, come aux Babiloniens : Il n'est pas nécessaire que des Peuples viennent du País de l'Aquilon contre vous ; Vos propres Flèches ont été come celles d'un Home fort qui ne fait que détruire.*

Mais si les Persécuteurs, si les Homes avides du Sang de leurs Frères, évitent en ce Monde la punition qu'ils méritent, ils doivent trembler à l'ouïe de ces paroles : *J'assemblerai toutes les Nationt & les ferai descendre en la Vallée dt Josaphat, & là j'entrerai en Jugement avec eux, à cause de mon Peuple & de mon Héritage.*

Quoi

* Omnis qui juste judicat, stateram in manu gestat, & in utroque penso justitiam & misericordiam portat &c.
G. 10. Decreti. l. p. d. 45.

Quoi de plus redoutable que cet Apareil terrible du Jugement dernier ! Quel Spectacle de voir toutes les Nations de la Terre assemblées aux piés du Tribunal du souverain Juge de l'Univers, pour rendre compte de leurs Actions ! Comment les Violateurs des Loix de l'Eglise, des Loix de la Nature & des Loix Divines oferont-ils paroître devant celui qui en est l'Auteur, qui voit tout, qui fait tout, qui est par tout, qui donne la Vie & qui l'ôte, qui blesse & qui guérit, & en qui réside toute plénitude de Perfection & de Justice ?

Neuchâtel.

E. M.



ON trouvera à Francfort, à la prochaine Foire de Paques un Recueil fort interessant, dont voici le Titre ;

„ Tabularium Ecclesiæ Romanæ Seculi XVI. in quo monu-
 „ menta restituti Calicis Eucharistici, totiusque Concilii
 „ Tridentini Historiam mirifici illustrantia, continentur.
 „ Omnia ad fidem Autographorum Bibliothecæ Gothanæ
 „ diligenter examinata, cum annotationibus suis nunc pri-
 „ mum publici juris facit Ernestus Salomon Cyprianus, The-
 „ ologiæ Doctor, & Prodo Synedrii Gothani Præses Vice-
 „ rius. Francofurti & Lipsiæ, Impensis Wolfgangii Lu-
 „ dovici. Springii.

Ce sera un Morceau tres curieux de l'Histoire de l'Eglise Romaine. Ce Recueil renfermera quantité de Lettres des Empereurs, Rois, Papes & Cardinaux, qui ont vécu du tems du Concile de Trente. Il y en a beaucoup de St. Charles Borromée adressées au Cardinal Hosius, Président du Concile. On conserve les Originaux de ces Lettres dans la Bibliothèque de S. A. S. le Prince de Saxe Gotha. L'Editeur offre de les montrer à ceux qui demanderont quelque éclaircissement là dessus.

GRENADÉ est le Mot de l'Enigme du Mois passé.



T A B L E.

C onjectures sur l'Usage du Vin.	99
Lettre sur les Maladies épidémiques	129
Sur les Cornes qu'on doit mettre à l'Amour de la Patrie.	148
Sur l'Amusement Philosophique du P. Bougeant.	154
Lettres de Mr. Rousseau à Mr. ***	161
Parallele de la Poésie & de la Peinture.	171
Idée générale du grand Ouvrage de Botanique de Mr. Haller, sur les Plantes de la Suisse.	174
Abrege historique de la Vie de Mr Bourguet.	184
Suite des Réflexions sur les Procédures faites contre la Ville de Thorn.	196
Recueil de Pièces intéressantes sur le Concile de Trente.	207

ERRATA de Février.

- Page 125. ligne 20. Quand, lisés, Quant .
P. 132. l. 1. éfaces ces deux mots, dans celle.
P. 145. l. 7. après ces mots, l'on a saigné, ajoutés, fréquemment.
P. 160. l'Astonomie, lises, l'Astronomie.